

Alain LANDY

1

VAVAL FAIT SES CONTES



Aladyn 973 éditions 2021

Petit livret pour amuser les enfants et ceux qui le sont restés...

"La société ressemble à un
immense carnaval où chacun
y va de son masque de faire."

Cébéji

www.cebaji.fr

**En cette année de confinement
2021**

L'AUTEUR

Je m'appelle Alain LANDY, je suis né le 15 avril 1947 à Pélussin l'un des Chefs-lieux de canton de la Loire à une cinquantaine de kilomètres au sud de Lyon. J'ai vécu un peu partout sur cette terre mais surtout de nombreuses années dans la Région Rhône Alpes. Je réside désormais dans la proche banlieue de Cayenne, à Rémire Montjoly.

Enseignant spécialisé à la retraite, je suis avec mon épouse Dominique (ou seul), l'auteur de plusieurs ouvrages de contes, de poésies et de fables pour enfants, adolescents et ceux qui le sont restés.

Créateur de nouvelles et de mots croisés pour le Crestois et la semaine Guyanaise, je fus primé par la ville de Montélimar en 1997 pour l'une d'entre elles.

Pour mieux nous connaître notre blog s'appelle Contes-textes de Guyane et le lien direct en est : <https://landyschool.blogspot.com/>

Mon adresse mail : alain.landy@laposte.net



En position de conteur !

D'OU VIENT LA TRADITION DU CARNAVAL GUYANAIS ?

Cayenne, Kourou, St Laurent du Maroni, Nice, Dunkerque, Rio, Venise ou encore Québec : chaque année, un peu partout dans le monde, du début du mois de janvier aux jours gras, c'est la période des grands carnivals. Ces importantes fêtes sont l'occasion de se déguiser, de chanter, de danser et surtout de s'amuser. Mais au fait, d'où vient cette tradition ?

À l'époque des pharaons en Égypte, de la Grèce et de la Rome Antique, des fêtes étaient déjà organisées au printemps, saison du « retour à la vie » de la végétation et de la plupart des « amours animalières ». Mais c'est beaucoup plus tard, vers le 12^{ème} siècle, à l'apogée du christianisme, que le carnaval devint une période où, en Europe, on commença à faire la fête. On buvait, mangeait et dansait abondamment, juste avant le carême. Le carême, c'était cet intervalle de 40 jours pendant lequel les chrétiens devaient jeûner, c'est-à-dire qu'ils ne mangeaient pas ou peu, et s'abstenaient de tout divertissement. Juste avant cette période, il fallait donc faire le plein de bonnes choses et de « bonnes humeurs ».

Mardi Gras était devenu le jour le plus important de cette période de fête du carnaval car, c'était le dernier avant d'entamer la difficile période du

carême. Avant de jeûner, il était habituel de manger des aliments gras et de vider les réserves de viandes et d'œufs. Ce jour-là, les familles cuisinaient alors des gaufres, des beignets ou encore des crêpes (que des plats légers).

Dans une société très austère, réglée par les prières et la culpabilité des pécheurs, pendant le carnaval, (sorte de soupape de sécurité sociale), tout, ou presque tout, était permis. Les règles de la vie ordinaire étaient mises entre parenthèses et chacun faisait à peu près ce qui lui plaisait. Et pour ne pas être reconnus, les « carnavalesques » avaient pris l'habitude de se déguiser. Ainsi, les enfants pouvaient se travestir en adulte, les riches en pauvres, les maîtres en esclaves, etc etc. Cela permettait aussi à presque toutes les classes sociales de se mélanger et de faire la fête ensemble. Aujourd'hui encore, le carnaval est l'occasion de jouer à être un autre, le temps d'une parade, d'une nuit. À Dunkerque, les hommes se déguisent en femmes et les femmes en hommes. À Venise ou à Rio, les festivaliers se cachent derrière un masque pour ne pas qu'on les reconnaisse.

Et en Guyane ? Je vous invite à vous rendre sur place pour participer ou contempler et à lire la suite pour vous amuser.

Le Carnaval guyanais a ses personnages particuliers et incontournables que vous rencontrerez tout au long de mes récits et dont vous aurez un bref aperçu en suivant ce lien :

http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2006.nicolas_j&part=118283

Bon Carnaval à vous. (Sur ce sujet : n'oubliez pas les livres du regretté Auxence Contout !)



C'est en 1885 que Gustave Franconie, premier député de Guyane, officialisera le carnaval de Guyane célébré jusqu'alors uniquement par les colons (le carnaval étant interdit aux esclaves). Cependant, ces derniers osaient affronter l'interdit en se réunissant dans des fêtes clandestines où ils parodiaient et moquaient le carnaval des colons. Cette fête désormais « populaire » appartient aujourd'hui, grâce à l'action de Franconie, à la culture créole guyanaise et fédère également toutes les communautés qui composent désormais la Guyane.

AVANT PROPOS...

Aujourd'hui, je vous entraîne au Carnaval guyanais. Je vais vous le présenter de plusieurs manières* : En vers (et contre tout) en prose ou en illustrations. Laissez-vous emporter par la magie de ce Carnaval hors du commun.

Quelques révisions en suivant le lien :

*

https://drive.google.com/file/d/1jrdFXPLA_UuoRIHsM_5x69lyZ0oqalG1/view

Pour les pédago et les pro de la psycho voilà un petit topo. Pour ceux qui veulent directement entrer dans le vif du sujet allez immédiatement à la page 10

Carnaval : dérision et caricatures

Le carnaval apparaît à la fois comme un rituel social organisé et comme un temps d'explosion collective et individuelle.

1 Carnaval libérateur

Voici comment ce brave papy Friedrich Nietzsche présentait Carnaval :

- Vous, hommes supérieurs, ce qu'il y a de pire en vous, c'est que vous n'avez pas appris à danser comme il faut danser, à danser par-dessus vous-mêmes !

Aussi apprenez donc à rire par-delà vous-mêmes ! Haut les cœurs, bons danseurs, haut, plus haut encore ! Et n'oubliez pas non plus le bon rire ! (Car, si tu es gai ris donc)

Le temps de Carnaval est une espèce d'explosion pulsionnelle sociale et communicative réglée par des lois et soumise aux diktats de la bureaucratie et de l'hyper-contrôle (de soi et des autres).

Notre psychisme est le lieu de fortes pulsions de vie et de mort (Eros et Thanatos) soumises à de très nombreux mécanismes d'enfermement et de contrôles. En premier sur la liste, un contrôle interne est effectué par le Surmoi, viennent également des contrôles sociaux régis par des rituels de savoir-vivre et enfin des contrôles sociétaux tels que des lois, des règlements et des activités de contrôles presque permanents : surveillances policières, télésurveillance, multiplication des technologies de contrôle sur nénette et notre téléphone portable etc etc.

Dans ce contexte presque carcéral, accentué par la course à la réussite et à la performance, Carnaval apparaît comme un pied de nez socialement accepté, un temps durant lequel chacun perd son identité sous un déguisement et un masque et peut enfin libérer toute son énergie vitale.

2 Une dérision sociale paradoxale

Le choix des personnages de Carnaval constitue un argument en faveur de cette volonté de

libération des entraves de l'énergie pulsionnelle humaine : ceux qui sont représentés et caricaturés sont très souvent des figures liées symboliquement à des contrôles plus ou moins ressentis.

Cependant, nous devons souligner le paradoxe dans lequel s'enferme Carnaval : celui d'être une « révolte sociale » contre l'ensemble des contrôles, tout en étant organisé par ces mêmes pouvoirs. Belle contradiction que d'être une loi autorisant le non-respect des lois ! de quoi devenir schizo...phrène, phrène, il y a les flics ! Trop tard !

3 Et s'il ne s'agit plus d'auto dérision

Fonctionnant comme un sociodrame, Carnaval devient auto-dérision au travers de la représentation de la société, une auto critique permettant de libérer (délivrer ; ah non, tu ne vas pas nous refaire le coup de la Reine des Neiges !) quelques pulsions primaires qui nous habitent et que nous ne cessons en permanence de vouloir contrôler. (Surmoi personnel : vos papiers SVP)

Mais attention : la caricature, détournée de sa fonction primaire, peut s'avérer être une arme puissante, ravivant des dérives, des stéréotypes et des a-priori. Pour preuve : son utilisation par les pouvoirs en place lors de la chasse aux sorcières organisée aux USA contre les communistes ou encore durant la seconde guerre mondiale pour réduire les Juifs à des caractéristiques alimentant la stigmatisation et la peur.

Arrêtons de nous triturer les méninges,
ménageons-nous et déguisons-nous,
Toulouloutons-nous et allons nous amuser au
Carnaval de Guyane.

LE CARNAVAL EST ARRIVÉ...

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous sont déguisés,
Le Jé Farin blanchit la place,
Et Neg Marron noircit sa face.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous vont s'amuser,
Le Bobi secoue sa trompe,
Anglé Bannan en grande pompe.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous vont défiler,
Bef Volo Bef, cornes en délire,
Rivières Salées pour nous séduire.

Le Carnaval est arrivé,
Les Touloulous sont déchaînés,
Diable Rouge court dans la rue,
Même Lan Mo est bienvenue.

Le Carnaval est arrivé,
Les vieux, les jeunes, les sots, les sages
Dans les villes et dans les villages,
Toute la foule va danser : Mouché Vaval ka
rivé !

AGRESSION AU CARNAVAL...

L'inspecteur Lalouette mène l'enquête...

« Le coupable est celui à qui le crime profite. »
SENÈQUE

Albert Collin, le président du comité du Carnaval de Guyane, est à l'hôpital pour une quinzaine de jours. Un énorme pansement lui entoure la tête et le cou. Dimanche soir, après le défilé, alors qu'il regagnait sa voiture, il a été assommé à par un objet en métal ayant des côtés rectangulaires. Le voleur n'a laissé aucune trace. La petite valise qui contenait l'argent du comité a été volée. Monsieur Collin révèle à l'inspecteur Lalouette :

- Quand je suis arrivé près de ma voiture, je n'ai rien vu d'anormal. Je n'ai même pas entendu les pas de mon agresseur. Il devait bien connaître mes habitudes et savoir où je garais mon auto.

L'inspecteur Lalouette décide alors d'interroger tous les carnavaliers proches d'Albert Collin. Il va les rencontrer à la recherche de renseignements. Et voici ce qu'il va noter sur le petit carnet à ressorts qui ne le quitte jamais.

À l'heure de l'agression, Henri, le Bobi, se changeait dans sa camionnette. Il déclare qu'après avoir défait les nœuds de sa corde, il a envoyé des

Textos sur son téléphone portable jusqu'à ce que la sirène de l'ambulance le fasse sortir pour aller aux nouvelles.

Gérald le Nèg Maron assure qu'il était dans la douche du bar restaurant où ils se réunissent, en train de se nettoyer de la suie et de l'huile qui le recouvraient au moment de l'agression. C'est lui qui, en sortant dans la rue par la porte de derrière, a découvert le président du comité du Carnaval de Guyane étendu près de sa voiture. Armand, le Jé Farin, affirme qu'il était sous l'auvent du bar restaurant en train de vider le reste de la farine de ses sacs dans la poubelle et de boire un jus. Il n'était pas seul. Paul, l'Anglé Bannann, a mis une bonne heure à reprendre son costume qui s'était déchiré. Jeanne, la Coupeuse de Canne, jure qu'elle mangeait un sandwich dans la salle du bar restaurant avec Monique, la Balayeuse. Cette dernière confirme la déclaration de son amie. Robert, le Djab annan bwèt, l'air enjoué, dit qu'il n'a pas pu participer à la parade et qu'il était tout seul, dans son lit avec une forte fièvre. Trop malade, il avoue n'avoir rien entendu. Fanny, la femme de monsieur Collin, dit avoir attendu longtemps son mari devant le dancing, habillée en Touloulou. Debout dans le bar restaurant, l'inspecteur Lalouette se concentre. Il essaie de trouver la faille dans tous ces alibis.

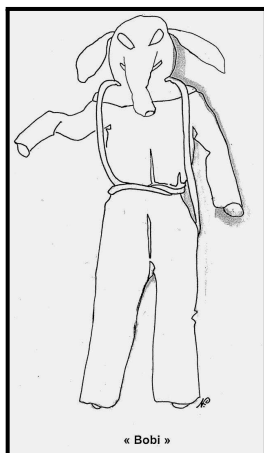
Soudain, il se met à parler fort :

- Bon sang de bon sang, mais c'est bien sûr ! dit-il à voix haute en frappant violemment son poing droit dans la paume de sa main gauche.

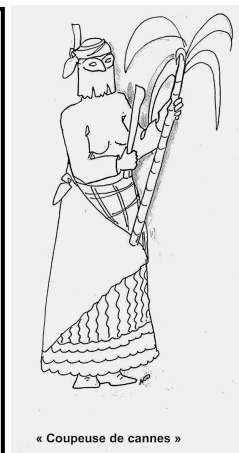
Le seul coupable dans cette affaire ne peut être que...

Comme l'inspecteur Lalouette, avez-vous trouvé le coupable ? Soyez perspicace !

Cherchez le dans la liste des suspects dessinés ci-dessous par les élèves de Clis TSA.



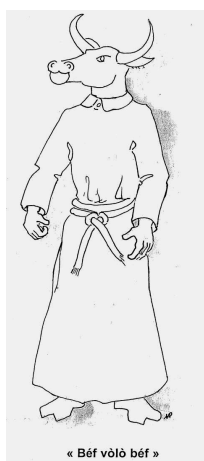
« Bobi »



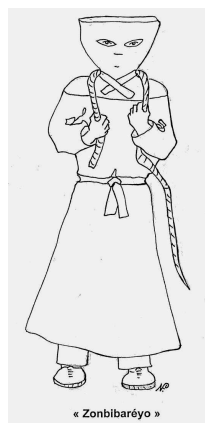
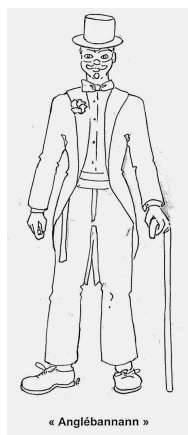
« Coupeuse de cannes »

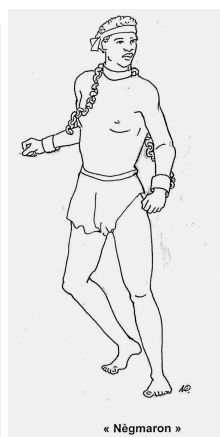
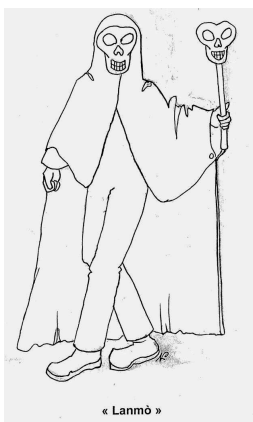
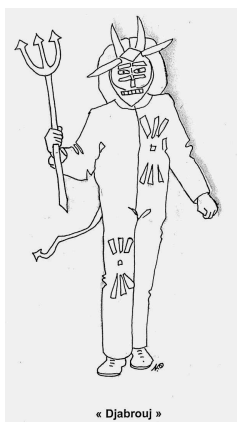


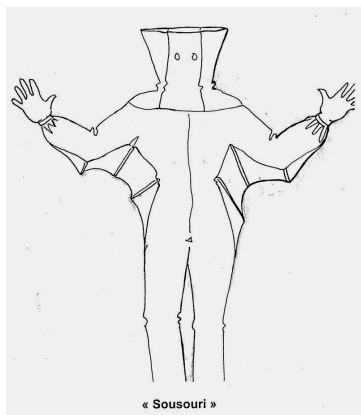
« Djab dan bwèt »



« Béf vòlò béf »







Les suspects...

TOTI LA TORTUE FAIT SON CARNAVAL...

<https://drive.google.com/file/d/1V8ssJRJ9RHfjfajc9R4eg6gUSqjRSROv/view>

Pour le Carnaval de Cayenne en Guyane, Toti la tortue fait le pari d'offrir un succulent repas à tous ses amis qui sauront la reconnaître dans l'un de ses déguisements traditionnels.

Ainsi, le premier dimanche de Carnaval, elle rencontre Féfé le caïman et danse devant lui en chantant. Féfé l'écoute attentivement puis, en souriant, il lui dit :

- Tu es belle Toti, déguisée en Bobi, mais je t'ai reconnue presque aussitôt grâce au son de ta voix qui m'est familier !

Et Toti quitte Féfé en espérant ne pas être reconnue au prochain défilé...

Le second dimanche, elle rencontre son ami Guélingué l'écureuil et sautille devant lui, sans dire un mot. Guélingué qui l'examine minutieusement lui dit en riant :

- Tu es magnifique Toti, déguisée en Sousouri, mais je t'ai vite reconnue en repérant tes gros doigts verts griffus que j'ai l'habitude de voir !

Et Toti désolée abandonne Guélingué en espérant ne pas être reconnue la prochaine fois...

Le troisième dimanche, elle rencontre Gros-Bec le toucan et valse devant lui en levant son sabre d'abattis en bois. Gos-Bec l'observe soigneusement et lui dit d'un air coquin :

- Tu es gracieuse Toti, déguisée en Coupeuse de cannes, mais je t'ai reconnue en apercevant tes petits yeux brillants que je connais si bien !

Et Toti déçue laisse là Gros-Bec en espérant ne pas être reconnue au prochain défilé...

Le quatrième dimanche, elle rencontre son ami Cavia l'agouti et virevolte devant lui en faisant tourner une longue corde. Cavia la regarde calmement puis lui dit amusé :

- Tu es ravissante Toti, déguisée en Zombibaréyo, mais je t'ai reconnue en découvrant tes bottes vertes de jardinier !

Et Toti désenchantée, laisse Cavia en souhaitant ne pas être reconnue la prochaine fois...

Le cinquième dimanche, elle rencontre son ami Maïpouri le tapir et tourbillonne devant lui en faisant tourner sa queue. Maïpouri l'examine sous toutes les coutures puis lui dit en s'esclaffant :

- Tu es réussie Toti, déguisée en Béf volo Béf, mais je t'ai reconnue facilement car tu es la seule à ma connaissance à avoir un dos arrondi comme un bol !

Et Toti dépitée, abandonne Maïpouri en espérant ne pas être reconnue au prochain défilé...

Le sixième dimanche, elle rencontre son ami Grage le serpent et se trémousse devant lui en secouant la tête de droite à gauche. Grage l'étudie avec soin puis lui dit, une lueur dans le regard :

- Tu es inquiétante Toti, déguisée en Lanmò, mais je t'ai reconnue en entrevoyant ta toute petite queue pointue très caractéristique !

Et Toti frustrée, quitte Grage en souhaitant ne pas être reconnue la prochaine fois...

Le septième dimanche, elle rencontre son ami Tigre le jaguar et se tortille devant lui en levant les bras. Tigre l'observe attentivement puis lui dit en riant :

- Tu es presque méconnaissable Toti, déguisée en Nèg maron, mais je t'ai reconnue en distinguant les dessins particuliers de ta carapace !

Et Toti désappointée, laisse Tigre en souhaitant ne pas être reconnue au prochaine défilé...

Le huitième dimanche, elle rencontre son ami Cabassou le tatou et fait des pirouettes devant lui en faisant tourner son seau. Cabassou la contemple méticuleusement puis lui dit en pouffant :

- Tu es amusante Toti, déguisée en Vidangeur, mais je t'ai reconnue. Tu es la seule parmi nous à avoir des écailles sur la peau du cou !

Et Toti dépitée, quitte Cabassou en espérant ne pas être reconnue la prochaine fois...

Le Dimanche Gras qui est le dernier dimanche de carnaval, elle rencontre son ami Cocotte le perroquet et s'agite devant lui en jetant en l'air des poignées de farine. Cocotte l'observe avec attention puis il lui dit en riant à gorge déployée :

- Tu es sensationnelle Toti, dans ton costume de Jéfarin, mais je t'ai reconnue en voyant ton cou très long qui sort de ta carapace !

Et Toti contrariée, laisse Cocotte en souhaitant ne pas être reconnue au prochain défilé...

Le Mardi Gras, elle rencontre son ami Macaque le singe, se contorsionne et grimasse devant lui en faisant tourner sa fourche.

Macaque la considère scrupuleusement puis lui dit en s'esclaffant :

- Tu es surprenante Toti, déguisée en Diable rouge, mais je t'ai démasquée en apercevant ton nez minuscule que je reconnaitrais entre mille !

Et Toti découverte une nouvelle fois, rejoint les autres diables rouges en baissant la tête...

Cependant, sans se décourager, Toti veut terminer le Carnaval. C'est ainsi que, le Mercredi des Cendres, elle se déguise en Diablesse.

Elle se rend avec les autres Touloulous sur la place des Palmistes pour voir brûler Vaval et faire semblant de pleurer comme eux la fin du Carnaval.

Puis le soir même, Toti rentre chez elle et, comme il avait été convenu, elle invite tous ses amis à déguster son succulent repas composé, entre autres, de son fameux colombo et des délicieux beignets de carnaval qu'elle a préparés pour eux.

Assise au milieu de ses amis, Toti se promet alors que, plus jamais de sa vie, elle ne parierait avec qui que ce soit... Tiendra-t-elle cette promesse ?

AÏSSATOU LE PREMIER TOULOULOU...

« La création est une victoire sur la peur. C'est notre vraie destinée. » Francis FORD COPPOLA

Si la vie n'est pas un conte de fées, n'est-elle pas avant tout un compte de faits ?

Aïssatou* Bah était née en Afrique dans un petit village de Guinée. Après sa capture par des rabatteurs africains à l'âge approximatif de 16 ans et le long et épuisant voyage dans un navire négrier portugais, elle débarqua d'abord au nord du Brésil puis fut vendue par un trafiquant d'esclave en Guyane pour le service du capitaine de vaisseau Jean François de la Motte Agrion.

Or, dès le début de ce 18^{ème} siècle, le Carnaval avait pris naissance en Guyane sur des thèmes venus d'Europe. Par l'intermédiaire des Portugais, toute une gamme de travestis nés plus particulièrement en Italie, en France, en Espagne et au Portugal, était alors introduite dans les festivités mondaines que donnaient les maîtres dans les habitations.

Ces travestissements originaux retinrent l'attention, d'abord des esclaves de maison et ensuite des esclaves de plantation. Par manque de moyens, leurs premiers

costumes furent des imitations grossières des linges utilisés par les maîtresses et les maîtres. C'est vers cette époque que naquit aussi le Touloulou.

Ce personnage typique et surtout mystique de la culture créole guyanaise représentait d'une manière malicieuse les épouses et les filles des colons couvertes de la tête aux pieds par une multitude de sous-vêtements et de vêtements, malgré la chaleur et la pluie locales. Avec ce déguisement, les esclaves se moqueront aussi, par la suite, des Tétéches : ces riches paysannes guyanaises souvent prétentieuses et parfois arrogantes.

Aïssatou Bah qui s'appelait désormais Marie Thérèse Rochelle (baptisée ainsi par obligation du Code Noir par son maître, en souvenir de la ville de naissance de la famille La Motte Agrion) était une belle jeune femme truculente, pétillante et habile qui avait été remarquée pour ses qualités, peu de temps après son achat, par l'épouse du maître.

Ainsi, Marie Thérèse occupa-t-elle rapidement un poste de servante auprès d'Aurore, la fille unique du capitaine de la Motte Agrion, de quelques années sa cadette.

Des liens de connivence se tissèrent petit à petit entre Mademoiselle de la Motte Agrion et sa jeune domestique. D'autant plus que, Madame de la Motte Agrion, supportant mal le climat équatorial, laissait de jour en jour, davantage de latitude à Marie

Thérèse dans l'éducation et l'affection que toute bonne chrétienne devait alors donner à ses progénitures.

Les jours passaient et Marie Thérèse devenait toujours plus indispensable à sa maîtresse et à sa fille.

Elle avait appris à lire et excellait dans ses interprétations des nouveaux contes que Monsieur Charles Perrault avait récemment publiés et que le capitaine avait rapportés de Paris pour sa fille, lors de son dernier voyage.

Aussi, une idée rocambolesque presque romantique, naquit-elle un jour dans leurs jeunes cervelles.

Et si, par jeu, comme dans le conte de Cendrillon ou la Petite Pantoufle de verre, Marie Thérèse se déguisait en princesse et participait au bal du carnaval organisé cette année, chez lui, par le capitaine de vaisseau. Naturellement, elle devrait être méconnaissable. Il faudrait alors la transformer en une dame habillée de manière élégante de la tête aux pieds, sans qu'aucune once de sa peau noire, ni un seul cheveu crépu de sa tignasse ne soient visibles. Comme une femme de colons, elle porterait un jupon et une robe longue qui la couvrirait du haut du col à la pointe des pieds. Et pour compléter le déguisement, une cagoule ajustée, un loup généreux et de longs gants dissimuleraient le reste de son corps si gracieux.

Les préparatifs se firent en grand secret dans la chambre de Mademoiselle Aurore, à l'abri des regards indiscrets, derrière une porte close à double tour.

Le bal masqué dans le domaine de Monsieur de la Motte Agrion fut un succès presque sans précédent. On en parla longuement dans toutes les habitations de la colonie. Le gouverneur lui-même y fit référence.

Aïssatou y tint sa place avec noblesse et charme, sans se faire remarquer par quiconque. Elle excella même dans le Cotillon, la dernière danse en couple à la mode. Une chorégraphie qui adoptait une forme en rondeau à deux temps, très rapide, exécutée à deux ou quatre couples disposés en carré.

N'avait-elle pas révisé assidûment tous les pas avec sa malicieuse complice ?

Mais c'était sans compter avec l'indiscrétion, la jalousie, la médisance et les cancans.

Quelques jours après le bal, le bruit commençait déjà à courir : une « négresse de maison » avait osé participer à un bal costumé de notables. Et, en ce temps-là, en Guyane comme ailleurs, les méchantes rumeurs couraient toujours plus vite que les bonnes nouvelles.

Le capitaine de vaisseau Jean François de la Motte Agrion ne plaisantait pas, ni avec la bienséance ni avec l'honneur de sa famille.

Malgré les pleurs et les intarissables chaudes larmes de Mademoiselle Aurore, Aïssatou Bah fut revendue quelques jours plus tard, ferrée aux pieds et aux mains, à un maître de plantation. Désormais, par punition, elle passerait de la maison aux champs avec

le lot d'incommodités inhérent à leurs impitoyables servitudes.

Mais, à son insu, Aïssatou venait de lancer la mode des Touloulous. Et ce personnage apparut de plus en plus souvent dans les fêtes clandestines des villages de cases habités par les esclaves.

Élaborés à partir de quelques guenilles agencées avec soin par des doigts de fées, les premiers déguisements virent le jour. Puis, au fil du temps, ils devinrent de plus en plus sophistiqués, apprêtés et raffinés.

Ce qu'il faut préciser c'est que, au début de la traite négrière, seuls les colons pratiquaient le carnaval. En effet, il était totalement interdit aux esclaves de prendre du bon temps. Mais pendant que les colons déguisés et alcoolisés dansaient dans leurs somptueuses demeures, leurs serviles domestiques bravaient l'interdiction et pratiquaient un carnaval à leur façon, dans des fêtes clandestines. Ainsi, ils y voyaient là un moyen de retrouver un peu de liberté et de commémorer comme leurs ancêtres africains, la fertilité et les récoltes. Mais surtout cela leur permettait, en toute impunité, au moins une fois par an, de tourner en dérision les maîtresses et les maîtres.

Aujourd'hui, plus personne en Guyane ne se souvient de la belle Aïssatou Bah.

Sa mémoire s'est certainement égarée dans le tortueux labyrinthe du temps.

Cependant, cela n'empêche pas le Touloulou d'être devenu désormais la reine du Carnaval de Guyane. (Et il existe dorénavant un costume propre à son compère appelé Tololo).

Et, dans les dancings spécialisés, rebaptisés à l'occasion « Universités », ce sont alors les Touloulous qui invitent les hommes à danser. Et, ces derniers, ne doivent absolument pas refuser la demande.

Mais, le Touloulou ne peut faire ce qu'il veut, il se doit de respecter à la lettre les dix commandements suivants :

1. Avoir une marraine.
2. Avoir pour seuls centres d'intérêt, la danse et la musique
3. Rester anonyme et ne jamais ôter son masque.
4. Toujours respecter la liberté des autres.
5. Avoir des gestes discrets et subtils.
6. Ne pas transformer le bal masqué en maison close.
7. Ne pas convertir les lieux de danse ni en boîte de nuit, ni en chambre d'hôtel.
8. Passer partout, voir tout, charmer sans jamais s'accrocher.
9. Se faire désirer et jamais détester.
10. Etre sage pour permettre à tous d'apprécier jusqu'à la fin des temps cette coutume unique dans le monde.

A très bientôt sur la piste de danse.

*Le beau prénom Aïssatou possède une double origine, africaine et arabo-musulmane.

En faisant abstraction du dogme chrétien de la Sainte Trinité, le Coran accepte l'existence de Jésus comme prophète et confirme sa naissance miraculeuse. Aïcha était le prénom arabe de l'épouse favorite du prophète Mahomet après Khadija, la fille du calife Abou Bakr. Aïcha était cultivée, intelligente et combative. Elle s'opposa sans relâche au calife Ali, quatrième successeur de Mahomet, et réussit à le défaire après de longues et sanglantes batailles.

Le prénom Aïssatou est l'équivalent féminin d'Aïssa, la forme arabe du prénom hébreu Yehoshua ou en français Jésus. Signifiant : « Dieu sauve », Aïssatou est aussi un prénom féminin d'Afrique noire, comparable au prénom arabe Aïcha.

PS : Si j'ai écrit cette courte nouvelle ; ce n'est pas dans un souci d'Historien (que je ne suis pas) mais de Psychopédagogue (que je pense être un peu plus) afin qu'elle soit utilisée pour permettre aux enfants et aux jeunes de débattre sur les relations sociales complexes entre les différents protagonistes de cette dramatique épopée humaine et parler aussi des politiques appliquées à cette tragique époque de la colonisation.



LE BŒUF VOLANT...

« C'est quand l'homme sait dépasser sa peur qu'il peut alors en jouer » Émile-Auguste CHARTIER dit ALAIN

Dans les rues de Cayenne, pendant le Carnaval de Guyane, petits ou grands, lorsque le Touloulou à longues cornes fonce sur vous, il ne vous reste plus qu'une chose à faire : courir pour essayer de trouver refuge sous un porche assez large ou dans une montée d'escalier.

Mais pourquoi ce déguisement cornu est-il présent parmi les personnages emblématiques du Carnaval guyanais ?

Pour certains, il rappellerait le bœuf gras qui suivait le roi Vaval jusqu'au sacrifice suprême et que l'on immolait en fin de carême ; pour d'autres, c'est le bœuf qui, attelé, aidait le pauvre nègre à charroyer les cannes dans les plantations et que l'on remerciait ainsi de sa docilité et de son assistance précieuse.

Mais, mes amis, écoutez plutôt l'histoire qui va suivre et vous saurez enfin la vérité.

Elle commence il y a temps longtemps par une lettre envoyée par un colon guyanais maître d'habitation agricole.

Je vous en résume ici un court passage :

A Monsieur le Gouverneur de la Colonie de Guyane française.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que les bœufs, les vaches et les veaux que les services des colonies nous font parvenir de notre terre de France, ne supportent pas notre climat équatorial et qu'ils succombent tous, les uns après les autres, soit de maladies inconnues, soit d'épuisement à cause de l'extrême longueur des saisons sèches et de leur excessive chaleur...

Comme la France possède des comptoirs en Inde orientale et que, dans ces contrées lointaines, il existe des animaux habitués à un climat qui ressemble fort au nôtre, je suggère humblement à votre Honneur d'en faire parvenir quelques spécimens. Je suis certain que, malgré le coût du transport, le bénéfice à moyen et long terme en sera certainement assuré...

Et il concluait sa lettre par :

PS : Et les autres colons propriétaires d'Habitations me suivent à l'unanimité dans cette démarche...

Le Gouverneur, économe avisé et grand amateur de viande rouge, voulant garder les bonnes grâces de ses colons, adhéra à ce projet et suivit l'intelligent conseil.

Aussi, par le premier courrier, dépêcha-t-il une requête justifiée à son ministre de tutelle.

Ainsi, quelques mois plus tard, massé sur les quais du port de Cayenne, un grand rassemblement de badauds scrutait le lointain horizon. Le temps étant de la partie, l'arrivée de cette insolite cargaison annoncée valait le déplacement et allait pour quelques heures, distraire la banalité du quotidien.

Comme un énorme point noir, un bâtiment, toutes voiles dehors, se détachait enfin d'un ciel pommelé. En même temps que le public attroupé apercevait le pavillon français, un concert de meuglements répétés se faisait entendre.

Mais voilà que, fatigués par l'épuisant voyage, les vachers qui accompagnaient le petit troupeau laissèrent échapper le premier gros mâle à peine débarqué sur le quai en bois.

Affolés, certains curieux endimanchés se jetèrent tout bonnement à l'eau pour échapper au monstre écumant que rien ne semblait arrêter. Un sauve-qui-peut général s'ensuivit dans les rues du port et ce fut au plus malin de trouver un abri.

Les fonctionnaires de police, les douaniers, les officiels se voyant débordés prirent à leur tour leurs jambes à leur cou, dans cet extraordinaire wélélé général.

Notre bouillonnant bovidé, la peur au ventre lui aussi, ne trouva rien de mieux que de grimper quatre à quatre toutes les marches de l'imposant bâtiment des douanes.

Les derniers fonctionnaires qui étaient restés à leur poste se cachèrent tant bien que mal sous leur bureau, s'entassèrent sur le ridicule balcon en bois ou s'accrochèrent aux solides chaînes des plafonniers à pétrole.

Mais, comme vous le devinerez aisément, il est plus facile à un gros quadrupède affolé de monter des escaliers que de les descendre.

Finalement, après avoir longuement tergiversé, le pauvre animal comprit qu'il n'y avait qu'une seule issue à sa fuite : d'un bond, il s'envola en sautant par une fenêtre du premier étage et atterrit sur un jeune mais déjà solide amandier qui amortit avantageusement sa chute.

Pour toutes les parties, il y eu heureusement, dans cette affaire, plus de peur que de mal.

Cette incroyable histoire fit le tour de Cayenne puis se propagea dans toute la Guyane, de Saint Laurent du Maroni à Saint Georges de l'Oyapock.

Et, c'est depuis cette rocambolesque équipée que « Bef volò bef », le bœuf volant aux grandes cornes, trouva sa place dans notre carnaval guyanais.

Mais attention cependant : Ou pa pè béf, aso dé korn ou pè. Même si tu n'as pas peur du bœuf, crains ses cornes.

UN MAUVAIS CALCUL...

« On ne badine pas avec l'amour. » Alfred de MUSSET

- Dis-moi maman, pourquoi le Bobi qui ressemble à un ours a un long nez et de grandes oreilles ?

Sur l'imposant embarcadère de Saint Laurent du Maroni, une petite foule attendait.

Sous une longue volute de fumée noire, un cargo s'approchait maintenant du solide ponton.

Pour chaque arrivée, il en était ainsi : les badauds s'agglutinaient sur le port pour voir descendre les bagnards entravés par leurs fers, pour contempler le déchargement de nouvelles machines, pour observer des animaux apeurés ou pour deviner le contenu d'énigmatiques caisses en bois blanc.

Dès qu'un solide amarrage aux bittes en fonte d'acier fut terminé dans l'eau boueuse du fleuve frontière, la porte donnant sur l'échelle de coupée s'ouvrit.

Tout de blanc vêtu, casque colonial en liège sur la tête, le bosco fut le premier à mettre pied à terre.

A peine avait-il salué les deux douaniers qui l'attendaient près de la dernière marche, qu'un cri étrange se fit entendre. Une espèce de long coup de corne de brume puissant et strident se distingua des bruits coutumiers et surprit tout le monde.

Tous les regards convergèrent alors vers le pont du bateau à quai.

Dans une énorme structure en barres de fer, un imposant animal tourmenté se balançait de droite à gauche.

Le déchargement de l'étonnante, lourde et volumineuse cage fut délicat. Aussi, grutiers et dockers durent-ils s'y prendre à plusieurs fois.

Enfin déposée sur les épaisses planches du débarcadère, dans sa prison métallique, l'impressionnant quadrupède se calma et se tut.

A l'ombre d'un grand manguier, nourri de bacoves (bananes) bien mûres et de larges feuilles de bananier, il attendit sagement son futur propriétaire.

Dans la pénombre de la forêt équatoriale, la gigantesque créature avançait maintenant paisiblement dans le layon, peu dépaysée par ce nouvel environnement.

Tout se déroula sans encombre jusqu'à ce que le contremaître de l'exploitation forestière donna l'ordre de la chevaucher.

Là, un désopilant rodéo commença. Malgré d'innombrables essais, personne ne réussit à lui grimper sur le dos. Dès qu'un ouvrier approchait avec son échelle, à peine avait-il gravi quelques degrés que le pauvre bougre se retrouvait à terre. D'un coup de rein peu diplomatique, il était expédié et se recevait les quatre fers en l'air.

Appelé sur les lieux, le directeur de l'entreprise avait beau se gratter la tête en soulevant son chapeau de liège, il ne trouvait pas de solution.

Il s'en voulait maintenant d'avoir eu la « géniale » idée de commander ce désobéissant proboscidien, dans le plus célèbre de nos comptoirs de la compagnie des Indes orientales : Pondichéry.

Aujourd'hui, il regrettait la fortune que lui avait coûté son transport et son nourrissage. Son raisonnement avait pourtant été sans faille.

Là-bas, pratiquement sous le même climat et dans une végétation presque identique, n'utilisait-on pas ces énormes bêtes de somme à des tâches forestières avec la plus grande satisfaction ?

Mais voilà, ce que notre homme avait oublié dans ses savants calculs, c'est que les êtres les plus volumineux ont généralement le cœur en proportion avec le reste : Ce sont de grands sentimentaux.

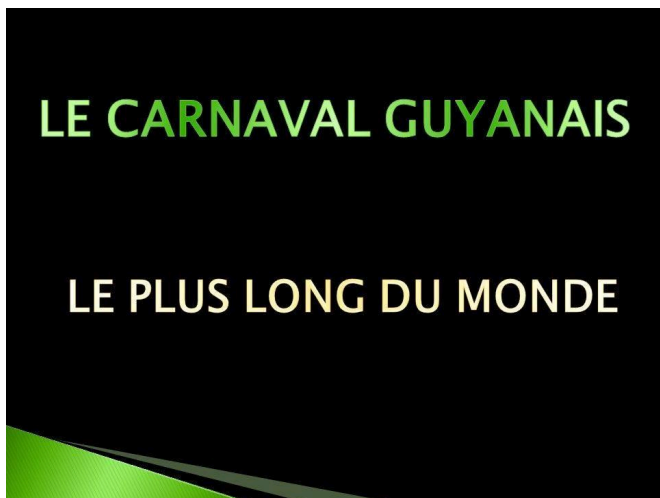
Ainsi, nourries, lavées, chouchoutées depuis leur naissance par le même cornac, elles se prennent d'un véritable amour pour lui et finissent par n'obéir qu'à lui. A telle enseigne que, souvent, lorsque leur

irremplaçable accompagnateur disparaît, pour une raison ou pour une autre, l'animal se laisse dépérir et alors, pour éviter le pire, il faut lui rendre sa liberté. Avec ses congénères sauvages, s'il est accepté, il aura peut-être une chance de survivre.

Si la pauvre éléphante d'Asie qui avait débarqué à Saint Laurent du Maroni fut réexpédiée presque aussitôt dans un zoo nord-américain, elle laissa cependant sur notre Bobi* et dans tout le pays, un incontournable souvenir carnavalesque.

Pa konté dizé a kiou poul. La suite des événements est soumise à de nombreux impondérables.

*Bobi : Déguisement de Carnaval à longue trompe, moitié ours moitié éléphant.



Et le plus bon !

LE CENTRE DU MONDE...

« Le diable c'est toujours mis du côté des curieux »

Anatole FRANCE

Tout le monde en Guyane connaît « Dyab dan bwèt » le Touloulou* qui transporte un singulier coffret toujours fermé.

En écoutant l'une de nos stations de radio locale cette semaine, j'ai entendu une petite fille qui posait la question de savoir, ce qu'il y avait dans la mystérieuse boîte de « Dyab dan bwèt ». Je me suis presque aussitôt souvenu de cette insolite histoire.

Il y a temps longtemps, dans notre paisible Guyane d'alors, arriva de métropole un étrange personnage. Toujours en redingote noire ou en costume gris anthracite, il semblait en permanence prêt à être convié à quelque enterrement inopiné. De longs cheveux et d'énormes rouflaquettes rousses jaillissaient de son imposant et sombre chapeau haut de forme. Son regard bleu délavé émergeait de cils et de sourcils de feu plantés en touffes hirsutes sur un visage rubicond. Tous ces attributs le rendaient très très inquiétant aux yeux de tous.

Partout où on le rencontrait, il transportait en permanence, sous son bras gauche, un énigmatique coffret en bois recouvert d'un cuir noir de geai.

*Touloulou : personnage du carnaval Guyanais

Pour parfaire l’effrayant tableau, il s’appuyait de sa main droite sur une solide canne en ébène noire, ornée de haut en bas d’un menaçant serpent sculpté, gueule ouverte.

Lorsque les enfants guyanais d’alors le voyaient parcourir les rues de leur ville ou de leur commune, ils rentraient ventre à terre sous le regard des parents qui hochaient simplement la tête.

A cause de sa face rougeaude qui leur faisait penser au feu qu’allume un piment familial, les gangans (vieux) l’avaient surnommé Mouché Bonda Man Jak**.

Mais souvent, l’habitude aidant, l’on s’accommode avec fatalisme des choses insolites et parfois même désagréables.

Au bout de quelques mois donc, dans toute la colonie, malgré son air menaçant, il n’effraya plus que les gamins les plus jeunes et les plus craintifs.

Si bien qu’un jour, une brave vieille plus indiscreète que les autres et plus commère aussi, osa enfin lui poser la question que tout le monde avait sur le bout de la langue en le voyant passer :

- Il y a longtemps que je vous observe et je me demande chaque fois ce qu’il peut bien avoir dans votre boîte bizarre ?

**Bonda Man Jak : piment local particulièrement « costaud »

Mouché Bonda Man Jak se mit alors à rire bruyamment en soubresautant, puis, après avoir regardé lentement de droite à gauche, il s'inclina et, d'une voix basse, il répondit avec un air plein de confidentialité à son oreille :

- Ah, femme curieuse, femme « en affaire », vous aimeriez bien savoir ce qu'il y a dans ma boîte ?

Il leva les yeux au ciel puis, par taquinerie, il entretint le suspense un instant. Enfin il continua d'un ton mystérieux.

- Et bien je ne vais pas vous faire attendre plus longtemps : dans ma boîte, chère madame, il y a LE CENTRE DU MONDE.

Il avait prononcé ces trois derniers mots en les arrondissant de la bouche et en les accompagnant de mimiques de connivence.

Ensuite, avec tout le sérieux d'un notaire de campagne, il expliqua :

- Quand je suis égaré, loin des regards indiscrets, j'ouvre ma boîte lentement et, aussitôt, je sais où je me trouve. Ici, dans ce beau pays que je connais si peu, j'en ai besoin constamment. Si on me la volait ou si je la perdais, je serais perdu moi aussi.

Puis, il termina en complétant :

- C'est pour cette bonne raison que je l'ai en permanence avec moi et qu'elle me suit partout. Et tiens, puisque vous voulez tout savoir : je lui fais

même une petite place dans mon lit, le soir, avant de me coucher.

En souriant, il salua poliment la vieille médusée en inclinant juste ce qu'il faut de son couvre-chef, puis, il tourna les talons en pivotant rapidement autour de sa canne d'ébène noir.

Notre gangan tchipa de mécontentement mais en fut ce jour-là pour ses frais.

Personne ne sut véritablement ce que contenait ce mystérieux coffret car, depuis ce jour, personne n'osa jamais lui demander à nouveau d'identifier son contenu.

Dès lors, les mauvaises langues allèrent bon train. Elles imaginèrent même qu'il y avait peut-être quelques diableries là dessous ou là-dedans.

A la vue de son propriétaire, tous les doutes étaient permis....

Chak Diab ka poté so sak. Chaque diable porte son sac. A chacun ses propres affaires

UNE LABORIEUSE GALETTE...

« Il faut beaucoup de naïveté pour faire de grandes choses » René CREVEL

En Guyane, qui dit Carnaval dit aussi galette ...

Depuis la mort de sa femme, le gouverneur de Cayenne était accablé. Mais ce qui le désespérait surtout, c'était sa fille unique qui n'avait plus jamais ri depuis ce jour funeste. Les bouffons les plus farfelus, les fous les plus déchaînés, tous les comiques de la colonie, connus et reconnus pour la maîtrise de leur art, avaient essayé mais, aucun n'avait réussi. Si bien qu'aujourd'hui, notre gouverneur aurait donné une fortune pour voir un simple sourire éclairer le visage perpétuellement attristé de sa fille chérie.

Pour fêter l'Épiphanie, ce gouverneur, qui était d'un naturel gourmand, décida de manger la bonne galette des rois à la crème que seul son pâtissier particulier savait préparer.

Or, ce noble artisan avait un commis un peu singulier. Ce jeune homme était honnête, travailleur et fort obéissant. Mais, ce qui le caractérisait surtout, c'était son étonnante naïveté, pour ne pas dire sa sublime bêtise.

- Pour préparer la galette du gouverneur, va donc me chercher des œufs chez le fermier, commanda le pâtissier à son diligent subordonné.

Le paysan donna les œufs demandés et congédia notre jeune ingénu en concluant par cette formule banale et coutumière, qu'il utilisait souvent pour clore ses discours :

- Allez mon garçon et que ça roule pour toi comme tu le veux !

Interprétant au premier degré cette dernière consigne et prenant les mots du brave homme au pied de la lettre, le docile employé fit alors rouler les œufs sur le chemin en terre battue.

Naturellement ces derniers se cassèrent au premier caillou rencontré.

A son arrivée à la pâtisserie, faisant l'affligeant constat, son patron se mit en colère.

Puis, se calmant un peu devant son commis en larmes, il lui expliqua plus sereinement :

- Mais, grand benêt, qu'as-tu fait là ! tu aurais dû mettre la marchandise dans tes poches. Souviens-toi pour la prochaine fois et, sans plus tarder, va me chercher du beurre chez le crémier : le temps presse !

Pour le retour de la crèmerie, le servile auxiliaire suivit mot pour mot les conseils de son maître et remplit ses poches de beurre. Mais, après la course, lorsqu'il se présenta à nouveau à lui, un liquide jaunâtre dégoulinait le long de ses jambes.

- Ah, grand lourdaud, mais qu'as-tu encore fait là ! Pour ne pas gaspiller ta marchandise, tu aurais dû l'envelopper dans une large feuille de bananier et la transporter dans un seau d'eau bien fraîche. Souviens-t-en pour une prochaine fois.

Et maintenant, assez bavardé, va donc d'un pas pressé, me chercher de la farine chez le meunier. Je t'attends, ne traîne pas en chemin !

Dès sa sortie du moulin, l'assistant discipliné déposa la farine en vrac dans une large feuille de bananier. Avec soin, il mit le tout dans un seau d'eau bien fraîche. Puis, il se dépêcha de rentrer.

Lorsqu'il retrouva son maître, la farine n'était plus qu'une bouillie infâme.

Époustouflé, le pâtissier n'en croyait pas ses yeux. Devant tant de bêtise, il restait sans voix.

Revenu de ses émotions, il commenta :

- Mais mon pauvre garçon, qu'as-tu encore fait là ? Tu aurais dû transporter ta marchandise dans un sac en toile et jeter le sac sur ton épaule. Essaie de te souvenir de ça pour une prochaine fois.

Allez, pour la farine, je vais me débrouiller tout seul. Toi, pendant ce temps, va me chercher rapidement du lait chez le laitier.

Devant le laitier interloqué, le docile adjoint versa le lait dans un sac en toile qu'il jeta tranquillement sur son épaule.

Naturellement, vous avez deviné la suite : Lorsqu'il arriva à demeure, un liquide blanchâtre ruisselait le long de son dos jusqu'à ses fesses.

- Ce n'est pas possible d'être aussi bête. Tu aurais dû mettre ta marchandise dans un bidon en tôle. La prochaine fois penses-y. Puisque tu n'y arrives pas tout seul, va donc me chercher une vache pour que je la traie moi-même !

Sans sourciller, le préposé résigné partit pour la ferme la plus proche et, pour suivre les conseils éclairés de son maître, il essaya désespérément de faire rentrer la première vache qu'il rencontra, en lui enfonçant les deux pattes avant dans le plus gros bidon de lait vide qu'il ait pu trouver.

Naturellement, comme elle ne l'entendait pas de cette oreille, la vache s'échappa ventre à terre, en meuglant comme une folle.

Accroché à la queue de l'animal terrorisé, le pauvre garçon traversa ainsi toute notre bonne ville de Cayenne. Et, évidemment, sur son passage, tout le monde riait à en pleurer.

La fille du gouverneur qui passait par-là avec son père, se mit, elle aussi, à rire à gorge déployée devant la scène saugrenue qui se déroulait sous ses yeux.

Cette histoire ne nous dit pas si notre patient pâtissier réussit enfin à faire sa fameuse galette des

rois, mais ce qui est certain, c'est que son obéissant et lourdaud commis avait désormais fortune faite.

Lô gro bwa tonbé, krapo ka jambé. La chance sourit souvent aux imbéciles.

LE CARNAVAL DES SOURIS DE CAYENNE...

« Celui qui règne est plus soumis à ses sujets qu'aucun de ses sujets à lui-même » Antoine de SAINT EXUPERY

En Guyane même les animaux fêtent Carnaval à leur manière !

Il était une fois, à Cayenne, un très très vieux chat qui dormait désormais pratiquement jour et nuit. Il était devenu si bon et si philanthrope avec tout le monde qu'il n'attrapait plus ni souris, ni oiseaux, ni agratiches* ni zandolis*, ni mabouyas* depuis longtemps.

Quelques menus reliefs du repas de son maître suffisaient maintenant à le contenter.

Pour les souris, la nuit venue, dans toutes les cuisines et dans tous les greniers de la préfecture guyanaise, tout semblait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Comme elles n'avaient plus besoin de fuir, elles étaient devenues si grosses et si grasses qu'elles n'avaient même plus le courage ni l'envie de danser quand le chat n'était pas là.

Or, trouvant qu'il ne faisait plus son travail de prédateur, on remplaça le vieux chat par un jeune chat habile et cruel ; venu par bateau spécial, tout droit d'un lointain pays d'Orient. Pour être plus précis : un chat d'Iran des plus tyran.

* Espèces de lézards

Durant les premiers jours, le nouveau venu croqua tant et tant de souris que l'effroi s'empara de toutes les autres.

Avec un tel chat, impossible de dérober le plus petit morceau de fromage, la moindre miette de galette de couac (manioc).

Il était si adroit, si zélé et si compétent qu'elles ne savaient désormais plus où se cacher.

Si cela devait continuer, elles allaient toutes mourir de peur, de faim ou dans le ventre du vilain matou.

La seule interrogation qui les préoccupait alors était la suivante :

Mais comment faire disparaître ce méchant chat pour vivre à nouveau et enfin tranquille ?

Le roi des souris de Cayenne rassembla alors tout ce qui restait de ses sujets et de son peuple pour essayer de trouver une solution à ce mortel embarras. Si le problème n'était pas résolu dans les plus brefs délais, leur engeance, leur race même était condamnée.

Au bout d'un très long moment d'intenses conciliabules, la plus jeune des souris émit une idée.

- Comme nous sommes bientôt en Carnaval, invitons donc le jeune chat à la fête. Et, comme il ne connaît rien à l'histoire de notre Guyane, demandons-lui donc de se déguiser en Vaval, le roi

de cette fête, proposa-t-elle. Son égo est suffisamment démesuré pour qu'il se laisse attraper.

De sa plus belle écriture, le roi des souris écrivit donc une longue lettre d'invitation au terrible chat en lui précisant que, habillé en Roi Vaval, pendant plus d'un mois, il serait aussi puissant que le plus puissant des rois du monde.

Il aurait fallu être fou pour résister à une telle proposition. N'importe quel matou, même le moins orgueilleux, se serait laissé prendre.

Avec sa couronne dorée à l'or fin sur la tête, lorsqu'il arriva sur son char enrubanné, début janvier, le jeune chat noir déguisé en Vaval était aussi fier qu'Artaban, le célèbre personnage de l'extraordinaire épopée historique en douze volumes, écrite par Gautier de la Calprenède et intitulée Cléopâtre.

Comme tout le monde, à Cayenne et dans sa région, se prosternait devant lui pour l'honorer, il se prenait désormais pour le roi du monde.

Mais Compère Tigre le Jaguar, son malin cousin, qui connaît bien les us et coutumes de son pays en souriait sous cape.

Dans la forêt profonde, le chat margay, le puma et l'ocelot ses semblables plus sauvages en plaisantaient aussi.

Qu'elles soient déguisées en Jé Farine lançant de la farine de partout, en Bobis vêtues de vieux sacs de riz, en Balayeuses le balai à la patte, en Bef Volo Bef aux longues cornes menaçantes, en Angle Ban Nan coiffées du haut de forme, en Grosses têtes aux figures les plus inquiétantes, en Zombi Baré Yo blanches comme des fantômes, en Neg'Marrons noires de suie et brillantes d'huile, en Vidangeuses habillées en bagnards, en Soussouris avec leurs longues ailes, en Lan-Mo squelettes drapés de blanc, en Nou Maye Kan Menm mariées étranges et inversées, en Diables rouges avec leur longue queue, en Vaval Ka Laissé Nou veuves du roi Vaval ou enfin en Coupeuses de Canne à sucre, pour l'occasion, méconnaissables, toutes les souris de la contrée s'étaient travesties pour attendre la suite des festivités.

La fête dura d'interminables semaines.

Le chat était aux anges et les souris toutes « en affaire » étaient pour un temps tranquilles.

Or, ce que ne savait pas notre pauvre matou aveuglé par ses nouvelles fonctions et par son orgueil incommensurable, c'était la fin que l'on réserve ici au roi du Carnaval.

Les souris, les rats et autres comparses, en riaient déjà depuis longtemps dans leurs longues moustaches.

Pendant plus d'un mois, le jeune chat fut émerveillé, on le couvrit de cadeaux, rien n'était trop beau pour lui.

Il n'avait même plus besoin de chasser les souris puisqu'on lui préparait avec délicatesse des petits plats locaux plus délicieux les uns que les autres.

Ainsi, rôtis cougnades, fricassées de viande, colombos au curry, poulets et poissons boucanés régalaient journellement ses papilles. Il apprit même à manger des desserts régionaux : impossible pour lui désormais de faire l'impasse sur la noix de coco et les fruits exotiques, servis en glace ou dans de savoureuses pâtisseries.

Mais, le mercredi des cendres, lorsqu'on installa le bûcher sur la place des Palmistes, il commença à comprendre ce qui allait lui arriver.

Il fut alors plus attentif aux bruits qui courraient et aux cancons qui agrémentaient les papotages.

Lorsqu'il fut désormais certain de son futur proche, il prit ses pattes à son cou et s'enfuit le plus promptement qu'il le put.

Laissant là, couronne, sceptre et autre manteau incarnat, il disparut pour toujours de Cayenne et même de toute la Guyane.

Certain, paraît-il, l'aurait aperçu dans un autre pays, très loin d'ici, où les souris sont moins malignes et surtout, où l'on ne fête pas le Carnaval avec autant d'éclat.

Mais ça, voyez-vous mes amis, c'est une autre histoire.

Comme le roi Vaval des souris de Cayenne avait disparu, au pied levé, on fit contre mauvaise fortune bon cœur. On brûla alors à sa place, un mannequin de paille habillé en roi.

Et, c'est depuis ce jour, que cette tradition s'est installée en Guyane.

De génération en génération, elle est désormais arrivée jusqu'à nous aujourd'hui.

Pou dan filé li pa gain dipin dou. La ruse a raison de toutes les difficultés.

LES MÉSAVENTURES DE DIABLE ROUGE...

« L'amour triomphe de tout, même du pire. »
VIRGILE

Prenant de multiples apparences et de nombreux pseudonymes, le diable a toujours eu une place importante dans les contes et légendes du monde entier et dans les récits guyanais en particulier. Comme l'indique son étymon grec « diabolos », signifiant « qui désunit », le diable symbolise certains des travers humains (que certains qualifieraient de travers de porc) universels (notre face sombre) les plus méprisables tels que : la médisance, la calomnie, la haine, l'envie, l'orgueil (et la liste est longue)

On lui prête aussi la faculté de se dissimuler sous diverses formes animales : serpent, bouc, dragon, chauve souris, oiseaux de nuit. Tous ces animaux incarnant alors un esprit maléfique par les peurs ou les angoisses qu'ils nous suscitent.

Et, c'est certainement pour ces nombreuses raisons qu'il fait partie intégrante des personnages récurrents du Carnaval de Guyane.

Depuis un certain temps, le diable qui avait décimé tous ses invités, se trouvait si seul dans son infernal palais qu'il s'y ennuyait mortellement. Et pour le diable, tout ce qui est mortel peut durer une éternité vu qu'il est immortel lui-même. Pourtant, sa résidence était un immense et remarquable édifice

bien pourvu et bien chauffé en toutes saisons. Mais, pour celui qui adore les cris, les lamentations et les gémissements, depuis quelque temps, le silence qui régnait chez lui était devenu si lourd et si pénible qu'il finissait par lui être insupportable.

Et voilà qu'un matin, plus agacé que d'habitude, il décida d'aller quérir une épouse sur la terre de Guyane. Il enfila son plus bel habit rouge, afficha son meilleur faciès et commença le tour des différentes communes.

Dans son circuit terrestre, il repéra plusieurs jeunes filles, le linge impeccable, le port altier et le visage souriant.

Pratiquement toutes se rendaient à leurs occupations nonchalamment, en ondulant des hanches, comme seules savent le faire si majestueusement les filles de notre pays. Cependant, l'exceptionnelle beauté de l'une d'entre elles le subjuga.

Avec une assurance de playboy, il s'approcha d'elle en roulant les mécaniques et d'une voix enjôleuse, lui proposa :

- Dites-moi adorable jeune fille, accepteriez-vous de partager éternellement mon existence dans mon palais ?

Si vous y concédiez, je vous couvrirais alors aussitôt de toutes les parures, de tous les bijoux, de toutes les richesses que cette terre aurifère de Guyane peut délivrer !

La belle le toisa lentement des pieds à la tête puis, elle lui répondit en tchipant :

- Toutes les richesses de la terre de Guyane ? Mais que pourrais-je donc en faire, cela ne m'intéresse pas le moins du monde !

Conservez toutes vos richesses mouché que je ne connais pas ! Je ne suis pas de celles que vous croyez ! On ne m'achète pas comme ça ! Moi, je suis une « Fanm jock » de Guyane, je garde toute ma liberté pour choisir un mari !

Le diable fulmina, devint encore plus rouge de colère et sentant qu'il n'aurait aucune chance d'entraîner avec lui cette belle créole, il se jeta sur elle, la mit à terre et d'un geste violent et cruel, il lui arracha toute son exceptionnelle beauté.

Son méfait accompli, il rentra chez lui en maugréant et, à peine arrivé dans son palais, il projeta de toutes ses forces la beauté de la jeune fille contre les murs noircis qui se mirent alors à scintiller de mille feux !

De nombreuses années plus tard, le prince des enfers qui était toujours aussi reclus et solitaire dans sa magnifique demeure et qui se morfondait toujours autant, décida de revenir espionner la jeune fille ; celle-là même qu'il avait dépouillée de sa beauté auparavant. Afin de passer inaperçu, il laissa son rutilant costume rouge pour revêtir les pitoyables habits d'un insignifiant coupeur de canne puis, il se dirigea vers la commune où habitait la dame. Il se

renseigna auprès d'un vieil homme qui lui apprit qu'elle demeurait désormais, avec son mari, dans une case en bois toute simple, au plus profond de la forêt. En quelques diaboliques enjambées, il s'y rendit aussitôt. Il découvrit alors une demeure bien modeste mais bien tenue, dans laquelle rien ne semblait manquer du nécessaire. En épiant à travers une fenêtre, il aperçut une petite vieille très ordinaire assise à côté d'un petit vieux tout aussi ordinaire.

En catimini, le diable se glissa à l'intérieur par la porte d'entrée restée entrouverte. Et là, devant lui, éberlué, il découvrit, entre les deux vieilles personnes une telle force d'amour, une telle énergie de bonheur, qu'il en perdit pratiquement l'odorat, la vue et le sens de l'orientation à tel point qu'il ne parvint plus jamais à regagner son magnifique palais aux murs étincelants.

Il comprit ce jour-là que, dans sa rage et sa précipitation, il n'avait réussi qu'à ôter la beauté physique de cette belle créole mais qu'il ne l'avait aucunement dépossédée de l'éclat de son âme. Malgré tous ses pouvoirs, il n'avait pas fait mieux que le temps qui passe.

Et, mesdames et messieurs, c'est depuis cette éloquente constatation, dit-on, que le diable erre toujours sur la terre de Guyane à la recherche de compagnie et que, chaque année, il revient pour le Carnaval, toujours vêtu de son magnifique costume

rouge pour tenter de séduire une belle créole et de trouver, lui aussi, l'amour et le bonheur.

Mesdames, si vous le rencontrez un jour de défilé, soyez vigilantes : par pitié, laissez-le aller son funeste chemin sinon, ses manœuvres démoniaques de séduction pourraient bien vous apporter un nombre fâcheux de désagréments...

D'un vieux conte créole réécrit et ajusté par mes soins.

LA KAROLIN*...

*Se prononce « CAROLINE »

*« La jalousie est le tyran du royaume de l'amour. »
Miguel de CERVANTES*

Dissimulé comme dans la terre de Guyane, l'or est aussi présent à sa façon, au carnaval guyanais.

Il était une fois, dans une Colonie Anglaise d'Amérique, proche de la Guyane, une petite fille qui s'appelait Karolin et qui adorait sa grand-mère Man Nini.

Le soir, avant de se coucher, qu'elle soit harassée ou non, cette brave vieille lui racontait toujours un conte créole. Et la facétieuse Karolin rêvait déjà d'épouser un roi et de découvrir un trésor dans une terre lointaine.

Mais la réalité du quotidien était bien là, présente du matin jusqu'au soir. Ses parents, d'anciens esclaves noirs, n'avaient pour seule richesse que leurs bras vaillants et un minuscule abattis et leur palais n'était qu'une très vieille case en bois délabrée, proche de la

forêt. Leurs écuelles en terre cuite n'accueillaient péniblement que quelques morceaux de légumes pays et, les dimanches les plus généreux, un ou deux pilons de poulet boucanés à domicile ou un morceau de poisson en blaff.

Intrépide et généreuse, Karolin grandit en sagesse parmi les siens puis, quand le moment fut venu, elle se maria avec John, le fils de leur voisin. Ce n'était pas un prince héritier mais cependant, l'un des plus beaux garçons du pays mais qui, naturellement, était aussi dépourvu qu'elle.

Les jeunes mariés s'aperçurent rapidement qu'il était difficile de vivre seulement d'amour et d'eau fraîche, même si elle provenait d'un coco bien dodu. D'un commun accord, ils décidèrent de partir pour la Guyane toute proche où ils pourraient trouver des pépites d'or à ne plus que savoir en faire.

Tout le monde ne parlait-il pas que de cela autour d'eux ?

En 1855, on avait découvert de l'or sur l'Arataye, un affluent de l'Approuague. Personne dans le voisinage de nos deux tourtereaux ne savait où se trouvaient ses cours d'eau mais leur nom seul semblait résonner d'opulence.

Et le bruit avait couru rapidement dans tous les pays proches que, pour devenir riche, il fallait désormais prendre son baluchon et filer sans plus tarder en direction de la Guyane.

Avec le peu d'argent qu'ils avaient réussi à mettre de côté en se serrant dangereusement la ceinture, Karolin et son mari achetèrent les outils nécessaires, un titre de concession et une vieille carte de la région.

Et c'est ainsi que, quelques mois plus tard, ils s'installèrent dans l'Ouest de la Guyane, près de la rivière Inini, sur le Haut-Maroni. Le nom même de la rivière lui rappelait le prénom de sa grand-mère si tendrement chérie, ce qui ne pouvait être que de bonne augure. Car de la fortune, dans cette aventure-là, il en fallait, et de la bonne !

Malgré la ruée vers l'or qui avait conduit presque dix mille chercheurs le long de cet affluent du Maroni et des cours d'eau proches, la chance leur sourit. Mais, ne dit-on pas qu'elle sourit aux audacieux ?

Et, c'est avec des yeux brillants de félicité et un sécurisant sac de pépites que Karolin et son mari vinrent un jour s'installer à Cayenne, la ville capitale.

Mais, il est bien connu que la richesse fait tournicoter la tête de celui ou de celle qui la possède et génère autour de lui ou d'elle, une multitude de nouveaux

amis envieux et avides. Notre John, se sentant pousser des ailes et certainement des attributs virils que la décence m'interdit d'exposer en public, devint un aficionado des « Universités » pour y faire virevolter les Touloulous. Et, de ce fait, et pour la fête, il sortit de plus en plus souvent seul et rentra de moins en moins souvent partager le lit conjugal avec son épouse.

Les cancans galopèrent dans la ville et arrivèrent rapidement jusqu'aux oreilles de Karolin.

La sentence semblait sans appel : Si elle voulait garder son mari, elle devrait désormais le partager.

Or, comme la fourmi d'un certain conte africain de Man Nini, Karolin n'était ni patiente, ni prêteuse. N'était-elle pas une fanm djok, bien debout ? Allait-elle se décourager pour si peu ? Elle en avait vu d'autres !

Désormais, de gré ou de force, elle accompagnerait son cher mari dans toutes ses sorties. N'en n'avait-elle pas le droit et les moyens financiers ?

Et c'est ainsi que, depuis ce jour, pour la ridiculiser, des femmes, certainement les plus volages et les plus cauteleuses de la ville, inventèrent un personnage de Carnaval à qui elles donnèrent son nom.

Ainsi naquit « la Karolin » : la belle Anglaise qui porte en permanence son mari sur son dos assis en croupe, de peur qu'on ne le lui vole.

Les jours de défilé, on rapporte encore aujourd'hui ce qu'elle aurait dit alors en tchipant : « les bons maris sont rares, je porte le mien en permanence sur mon dos pour qu'aucune autre femme ne me le prenne jamais. »

N'est-ce pas là le meilleur moyen de le garder fidèle ?

MIMI LE GUINCHEUR...

Ou Mimi le vidangeur.

Malgré ses heures difficiles et sa déplorable réputation ; le bagne de Guyane a, lui aussi, trouvé sa place dans le Carnaval guyanais.

« Nos habitudes nous suivent même là où elles ne nous servent plus à rien. » Marcel PROUST.

Les appellations bagne et bagnard trouvent leurs origines dans l'Antiquité romaine. En effet, lorsqu'il s'agissait d'enfermer des prisonniers de guerre ou des malfaiteurs en nombre important, on les isolait dans d'anciens bains publics (bagno), dépourvus de grandes ouvertures (pour garder la chaleur), où ils pouvaient être plus facilement surveillés.

Basées initialement sur un projet de rééducation, de repeuplement et de réinsertion philanthropiques, les déportations aux colonies démontrèrent rapidement leurs limites et se transformèrent presque aussitôt en d'inhumaines « guillotines sèches » (Nom donné en 1797 au bagne de Guyane par le déporté politique

Tronson du Coudray, avocat de Marie Antoinette, mort à Sinnamary. Elle était dite sèche car elle ne faisait pas couler le sang, mais entraînait cependant une mort assurée, soit de maladie, soit de harcèlement). Mais, ne dit-on pas que l'enfer est pavé de bonnes intentions ?

Le 27 mars 1852, le premier transport de bagnards de deuxième génération, (la première ayant eu lieu sous la Révolution) quitte Brest avec 298 condamnés pour rejoindre les Îles du Salut. Rien n'est préparé pour les recevoir. (Ah, la prévoyance de l'état français, toute une histoire, on pourrait en écrire une encyclopédie). Les détenus politiques sont regroupés sur l'Île du Diable, et les autres déportés sont placés sur l'Île Royale. Les convois se succèdent et l'administration doit chercher des lieux d'hébergement supplémentaires pour les 2200 nouveaux arrivants dans l'année. C'est ainsi, que l'Est du pays est prospecté et utilisé pour l'installation d'établissements pénitentiaires dans la région de la Montagne d'Argent et de Guisimbourg.

Malgré la construction de baraquements de fortune à Rémire, sur la rive gauche de l'Oyapock et sur la rivière Comté, les installations manquent et on loge les forçats dans d'anciens navires déclassés

transformés, à la va-vite, en bagnes flottants au large de Cayenne et de Kourou.

Emile LAMBOURNE dit Mimi le Guincheur était réputé pour avoir été, avant sa déportation, un danseur et un noceur hors pair. Une féroce rixe avec un greluchon (amant de cœur) qu'il avait refroidi (tué) d'un coup de surin (couteau) à cause d'une gueuse (fille légère), l'avait conduit au bagne pour perpette, en passant devant l'allumeur (le juge).

Après une nuit à la prison de La Rochelle, il embarqua pour Saint Martin de Ré, à bord de l'Express, un bateau à vapeur de la liaison régulière. Puis, il fallut attendre le grand départ vers la Guyane. Le voyage dura trois mois, dans des conditions déplorables, sur un vieux rafiot de guerre en bois réformé.

D'abord détenu sur un antique bateau cage au large de Cayenne, puis dans une baraque à Rémire, sa bonne conduite lui permit de trouver une corvée dans la ville capitale pour le compte de la municipalité. Ce grand coutumier des guinguettes de la région parisienne, toujours tiré à quatre épingles, devint ainsi vidangeur de tinettes à Cayenne en costume rayé délavé et capuche en sac de riz poussiéreux.

Au lieu de courir les bals pour faire valser les gigolettes, entre minuit et le soleil levant, il passait désormais ces horaires de noctambule à récupérer dans un seau, les eaux vannes des bourgeoises et des bourgeois de Cayenne.

Mais les habitudes, bonnes ou mauvaises, sont souvent chevillées au corps. Ainsi, lors de ses nauséabondes virées nocturnes, dès que Mimi entendait quelques notes de musique, il laissait là ses seaux d'excréments posés à terre, dissimulés sous le chariot, près du buffle docile et commençait à se trémousser.

Pendant un long moment, en fermant les yeux, il retrouvait les pas d'une polka enivrante ou d'une valse endiablée et, les bras en avant, il commençait à tourner comme un prince de salon.

Au bout d'un certain temps, tout le monde connut Mimi le vidangeur, le bagnard danseur et mélomane.

Or, en Guyane comme ailleurs, les nouvelles vont vite. Désormais quelques administrés de la ville l'attendaient, instrument à la main, pour lui proposer quelques impromptus.

D'un quartier à l'autre, Mimi le guincheur construisit rapidement sa réputation.

Pour quelques temps, il devint l'attraction de toute la ville.

Et tout cela s'amplifiait après l'Épiphanie, pendant la période carnavalesque, avec les bals qui se multipliaient. Certains lui prêtaient parfois un costume pour qu'il puisse danser en compagnie. Le gouverneur s'amusait aussi à le voir faire et l'administration pénitentiaire fermait les yeux. (Quand le peuple est content, tout le monde est content).

N'importe comment, il pouvait difficilement faire la belle. La célébrité n'a-t-elle pas aussi ses désagréments ?

Et puis, traverser l'océan à la nage n'est pas chose aisée et, comme dirait un humoriste connu prénommé Régis : « y en a qui ont essayé, ils ont eu des problèmes ! ».

Mais comme on l'apprend très vite sans avoir besoin d'être détenteur d'un doctorat en philosophie : toutes les bonnes choses ont une fin.

Un soir d'un mois particulièrement pluvieux, à trente-quatre ans, certainement accompagné par Terpsichore, la muse de la danse, Mimi le vidangeur ayant contracté l'une de ces maudites fièvres équatoriales, rendit son âme à Dieu ou au diable, personne ne le sut alors réellement.

Pour honorer sa mémoire, certains carnavaliers prirent ainsi l'habitude au cours des défilés, de revêtir le costume rayé et de porter le seau et la lanterne de Mimi le guincheur.

Le Touloulou vidangeur était né.

« Mais, le temps passe, et il fait tourner la roue de la vie comme l'eau des moulins. » (Marcel Pagnol)

Mimi le guincheur a aujourd'hui été oublié dans les méandres de ce temps qui fuit à vive allure.

Malgré cela, de l'Épiphanie au Mercredi des Cendres, son personnage cavale encore dans nos rues parmi les incontournables Touloulous des défilés du dimanche. (Quand les virus importés ne s'y opposent pas naturellement)

PS : Pour ne pas avoir d'histoire avec les historiens, ce récit n'est qu'une fiction sans affliction, qui m'a traversé l'esprit pour lui procurer quelques mots (d'esprit, naturellement).

UNE ÉTRANGE INVITÉE...

La mort est aussi une invitée du Carnaval guyanais.

« Les morts vivent tant qu'un seul vivant les porte encore en lui ». Jean D'ORMESSON

Dans notre société du « tout à l'égo », il faut savoir se détacher de nos écrans et parler aux enfants de cette dette que nous aurons tous à payer un jour.

Ceci se passait en Guyane, en temps longtemps, à une époque où les maîtres, quand ils étaient de bons chrétiens, savaient quelquefois apporter un peu de bonheur aux pauvres de ce pays.

Maître Champier était le plus grand propriétaire qui fût dans la colonie. Quand on tuait chez lui, soit un porc, soit un veau, c'était toujours un samedi. Le lendemain, dimanche, Léopold Champier se rendait en calèche, avec sa famille, à la messe matinale à la cathédrale Saint Sauveur de Cayenne. La messe terminée, un secrétaire du gouverneur lisait aux gens rassemblés sur le parvis, les nouveaux actes juridiques ou publiait, au nom du notaire, les ventes qui devaient avoir lieu dans la semaine.

- A mon tour ! cria Monsieur Champier en souriant, lorsque le secrétaire du gouverneur en eut fini avec ses prônes. Le plus gros cochon du pays vient de mourir chez moi d'un coup de couteau. Je

vous invite tous à manger ses travers et son boudin. Hommes et femmes, grands et petits, jeunes et vieux, commandeurs et coupeurs de cannes, venez tous chez moi ! Grâce à Dieu et à vous, ma demeure est très vaste.

Comme la foule commençait à se disperser, une petite voix cassée interpella Monsieur Champier.

- Irais-je moi aussi Maître Champier ?

Naturellement ! s'écria Léopold Champier de sa voix tonitruante, puisque je vous invite tous, c'est qu'il n'y aura personne de trop.

Arrosé généreusement de tafia et accompagné copieusement de légumes pays, il y eut à boire et à manger pour deux jours entiers.

Ce fut ce lundi là qu'une étrange invitée se présenta dans la maison du maître. Elle avait l'air d'une misérable. Sa longue robe de vieille toile bleuâtre, toute en loques, était collée à sa peau et sentait mauvais. Sa tête était coiffée d'un lachat en madras délavé recouvert d'un large katouri en arouman décoloré.

Monsieur Champier vint au-devant d'elle et lui fit faire une place. La femme s'assit, mais ne toucha que du bout des doigts et des dents aux mets qu'on lui servait. Elle s'obstinait à garder la tête baissée et, malgré les efforts de ses voisins pour entrer en

conversation avec elle, elle ne desserra pas les dents, de tout le repas. Personne ne la connaissait. Des gangans lui trouvaient la mine de quelqu'un qu'ils avaient connu naguère, il y a bien longtemps, mais qui était bien mort. Le repas prit fin et les invités sortirent pour jacasser. Tout le monde était en joie.

Maître Champier se posta à la porte de sa grande maison, afin de recevoir le merci de chacun. Beaucoup bredouillait et titubait. Monsieur Champier se frottait les mains. Il aimait bien qu'on s'en allât de chez lui plein jusqu'à la gorge.

Soudain il s'aperçut qu'il y avait encore quelqu'un à table. C'était la femme à la longue robe de vieille toile bleuâtre.

- Ne te presse pas, dit le maître des lieux en s'approchant d'elle. Tu étais la dernière arrivée ; il est juste que tu sois la dernière partie. Mais, ajouta-t-il, ne risques-tu pas de t'endormir devant une assiette et un verre vide ?

La femme avait en effet retourné son assiette et son verre. En entendant les paroles de Léopold Champier, elle leva lentement la tête. Et ce dernier vit que cette tête était sans peau et sans muscles, une tête faite seulement d'os : une tête de mort. La femme se mit sur ses pieds, secoua ses haillons qui s'éparpillèrent à terre tout autour d'elle, et Maître Champier vit qu'à chaque haillon était accroché un lambeau de chair

décomposée. L'odeur qui s'en exhalait, et aussi la peur, le prirent à la gorge. Monsieur Champier retint son haleine pour ne pas respirer cette pourriture et demanda au squelette en guenilles :

- Mais qui es-tu et que me veux-tu ?

Le squelette, dont les os se voyaient maintenant à nu comme les branches d'un arbre dépouillé de ses feuilles, s'avança jusqu'à lui et, lui posant sur l'épaule une main décharnée, lui dit :

- Quand je t'ai demandé devant la cathédrale Saint Sauveur, si je pouvais venir aussi, tu m'as répondu qu'il n'y aurait personne de trop. Tu te demandes un peu trop tard qui je suis ! C'est moi qu'on nomme Lanmo (la mort) tu sais, le personnage que l'on retrouve en Guyane à chaque carnaval. Comme tu as été gentil pour moi, en m'invitant comme les autres, j'ai voulu te donner à mon tour une preuve d'amitié, en te prévenant qu'il ne te reste pas plus de huit jours pour mettre toutes tes affaires en règle. Dans une semaine et un jour, je repasserais par ici avec mon long sabre d'abattis, et, que tu sois prêt ou non, j'ai mission de t'accompagner au cimetière. Donc, à mardi prochain ! Le repas que je te ferai servir ne vaudra peut-être pas le tien, mais la compagnie sera encore plus importante et plus variée.

Et après ces quelques mots, Lanmo disparut dans un souffle nauséabond de vent sans laisser de trace.

Maître Champier passa la semaine suivante à faire le partage de tous ses biens entre ses enfants légitimes ou non. Le dimanche, à l'issue de la messe, il se confessa. Le lundi, il se fit apporter la communion. Le mardi soir, il mourut tranquillement dans son lit. Sa générosité lui avait valu de faire une belle mort et de laisser la paix dans sa maison.

Ainsi, il put faire mentir ce dolo guyanais : Tig mouri, lésé mizè pou so lapo. Le tigre mort laisse une peau qui sera disputée après lui.

Ainsi soit-t-il pour chacun de nous !

LES COUPEURS DE CANNES...

« Ce n'est pas la récompense qui élève l'âme, mais le labeur qui lui valut cette récompense. » MULTATULI écrivain Hollandais

Depuis la découverte des Amériques et le fabuleux voyage amazonien de Vicente Yáñez Pinzón en 1499, la légende de l'homme doré (El Dorado en espagnol) et de son pays fantastique a fait rêver nombre d'explorateurs confirmés.

Le célèbre conquistador Pizarro fut, dit-on, le premier à rechercher, près des Guyanes, l'extraordinaire lac Parimé. Sir Francis Drake le grand corsaire, secrètement amant et discrètement financé par la reine d'Angleterre Élisabeth 1^{ère} aurait tenu un journal retrouvé à l'intérieur de son cercueil par l'un de ses descendants. Ce manuscrit contiendrait un grand nombre d'informations et de notations concernant la fabuleuse route de l'El Dorado qui passerait par la Guyane.

Il est vrai qu'à cette époque l'on disait que la mythique ville de l'or se reflétait dans ce lac légendaire et que son monarque, étincelant fils du soleil, recouvert de paillettes, y renouvelait chaque matin sa précieuse livrée. Des cartes de l'époque

attestent même que l'étendue d'eau de Kaw était ce lac mythologique.

Papa Félix et son épouse Man Joséphine étaient de vieux coupeurs de cannes à sucre au dos voûté et aux mains usées par le sabre d'abattis.

De jour en jour, ils trouvaient les champs de plus en plus étendus et les cannes de plus en plus fermes.

Depuis son arrivée en Guyane à l'âge de dix-sept ans, Félix avait travaillé toute sa vie dans la même plantation. C'est pour cela que le maître l'autorisait à exploiter une maigre parcelle pour le récompenser de sa longue servilité.

Or, un matin, au lever du soleil, dans sa part allouée, il entendit pleurer un minuscule petit bébé au pied d'une tige de cannes. C'était une petite fille à la peau cuivrée et aux yeux en amandes qui le regardait, le visage lumineux mais les prunelles inondées de larmes.

N'ayant pas eu de descendance, le vieil homme ressentit aussitôt le besoin de s'en occuper comme de sa propre fille et il la nomma Mam'zelle Soleil, puisqu'elle semblait être née avec l'astre du jour.

Il la transporta délicatement dans ses bras et l'installa avec d'infinies précautions dans sa case où il vivait désormais seul avec sa compagne Joséphine.

Mais voilà que, le lendemain et tous les jours suivants, Papa Félix trouva une pépite d'or dans tous les plants de canne à sucre qu'il coupait.

Au bout de quelques semaines, le vieillard et sa femme devinrent extraordinairement riches. Ainsi, ils n'eurent plus besoin de se rendre aux champs. Ils achetèrent leur liberté, s'offrirent une maison des plus cossues à Cayenne et s'occupèrent alors de leur fille adoptive à plein temps. Rien ne lui manqua désormais, ni toilette, ni bijoux ni même l'excédent du superflu.

Dorlotée, cajolée par sa mère et son père nourriciers, Mam'zelle Soleil grandissait rapidement en sagesse et en beauté. Ce lumineux et exceptionnel éclat fut transporté de bouche-à-oreille à travers tout le pays des fleuves et des forêts. Des prétendants vinrent des quatre coins de la colonie et même de contrées voisines, pour faire leur demande en mariage. Mais la belle jeune fille ne voulait pas entendre parler d'épousailles.

Pour ne pas éconduire brutalement tous ces beaux messieurs empressés, elle décidait de leur confier des missions impossibles : Réussir à voler la couronne de Manman Dilo, attraper un Maskilili ou un Baclou, chevaucher un chouval twa pat, étaient quelques-uns de ses impératifs prénuptiaux *.

Durant toute la saison sèche, Mam'zelle Soleil pleura tous les matins en voyant le soleil se lever.

Ses parents adoptifs ne savaient plus que faire. La connivence entre femmes lui semblant plus aisée, un jour, ne supportant plus leur désespérance, elle finit par révéler son secret à Man Joséphine : elle descendait du soleil par filiation et elle devait à tout prix retourner près de lui sans avoir de descendants.

Elle était en effet, la dernière héritière du roi de la cité d'El Dorado que ses habitants avaient détruite bloc d'or par bloc d'or et abandonnée pour aller se réfugier dans la forêt profonde afin qu'aucun conquistador ne la découvre jamais. Car ils savaient que tout ce métal si précieux, venu directement du soleil, ne servirait qu'à alimenter des guerres et des massacres.

Son père et sa mère, roi et reine de ce pays d'abondance, l'avaient déposée là avant de partir se cacher car ils pensaient que Papa Félix et Man Joséphine étaient les seuls êtres humains vertueux du pays et de la planète terre.

Lorsque ses parents adoptifs moururent, sur les conseils de Coq de Roche**, le bel oiseau couleur de feu qui connaissait le chemin pour aller à la rencontre de l'astre du jour, Mam'zelle Soleil grimpa le long d'un rayon de soleil et disparut à jamais de la terre de ces ancêtres.

Pour ne pas les oublier, le Carnaval de Guyane leur fait, chaque année, une petite place dans son défilé.

Ainsi naquit la légende des coupeuses et des coupeurs de cannes : valeureux et méritants ouvriers dans un monde sans pitié.

Allons faire un tour sur le lac Parimé qui a tant fait rêver les aventuriers, en passant par le beau village de Kaw

<https://drive.google.com/file/d/1qDjrJs69TN8XLDuv93m6GWOFlIK2QhwK/view>

Voir aussi ** La légende de Coq de Roche

<https://drive.google.com/file/d/14APUa7vo7X6tzojsi8lnm12PKNoS69CB/view>

*Le Maskilili est un petit génie de la forêt. Il n'est pas réputé dangereux, mais rôde la nuit et s'approche parfois près des habitations pour chercher de quoi manger. Ses nourritures favorites seraient le café et le piment. Évidemment on ne le voit jamais, mais on l'entend siffler et fouiller à la recherche de nourriture. Les parents d'enfants pas sages aiment bien le faire passer pour un croque-mitaine. Sa principale

caractéristique est d'avoir des pieds à l'envers, pour égarer ceux qui voudraient partir à sa recherche.

Manman dilo est la sirène des rivières. Cette belle femme dotée d'une queue de poisson chante pour attirer ses victimes qu'elle s'empresse d'emmener au fond de l'eau.

Le Baclou: est une créature qu'il faut invoquer. Il se met alors au service de son maître, mais en échange il faut aussi se mettre à son service et faire ce qu'il demande.

Le chouval twa pat est un cheval qui a trois-pattes et trois sabots. Sorte de génie maléfique, ce peut-être un humain transformé en monstre. Il est, lui aussi, utilisé comme croque mitaine pour apeurer les enfants dissipés, ou pour dissuader les gens de mal agir.

Derrière ce texte se cache un message subliminal : je suis pratiquement certain que vous allez le découvrir.

SOUSOURI LA MAUDITE...

« C'est dans la différence que se cultive l'intelligence » ALAIN

Les animaux ont chacun une façon particulière de se reposer : certains se couchent à même le sol, d'autres se réfugient dans de profonds terriers, d'autres encore, se perchent sur les plus hautes branches. Seules, les chauves-souris s'accrochent aux branches ou aux plafonds des grottes ou des cases, la tête en bas, le derrière tourné vers le ciel.

Et pourtant, autrefois, dit-on, elles se perchaient normalement pour dormir, la tête en haut, comme les oiseaux.

Dans la forêt primaire qui jouxte ma maison, j'ai interrogé une tortue centenaire et voilà ce qu'elle m'a expliqué :

- Autrefois, Sousouri vivait paisiblement parmi les autres animaux. Cependant, personne ne l'aimait déjà. Tout le monde la trouvait laide car elle ne ressemblait à aucun être qui peuplait la forêt. En effet, elle n'était ni un oiseau, ni un animal à toison et à quatre pattes, tout en étant un peu des deux à la fois. Et on sait bien que, lorsqu'on ne

ressemble pas à ceux qui vous entourent, ils vous rejettent violemment.

Ainsi, pour ne pas que les autres se moquent d'elle et lui fassent du mal, elle prit l'habitude de sortir la nuit et de se cacher le jour.

Un matin, elle tomba gravement malade. Personne ne vint à son secours et la maladie empira. Or, Sousouri attendait un petit. Elle donna naissance à un bébé chauve-souris encore plus vilain qu'elle, qu'elle commença à allaiter. Mais, épuisée par la maladie, le manque de nourriture et par l'enfant qui suçait son lait, elle mourut quelques semaines après l'accouchement.

Et maintenant, qui allait enterrer Sousouri ? Comme personne ne vint réclamer le corps, Tigre le jaguar, roi des animaux de la forêt guyanaise convoqua tous ses sujets et il leur posa la question suivante :

- On ne peut pas laisser ainsi son corps exposé au soleil. C'est indécent. Il faut obligatoirement lui creuser une tombe. Qui va donc enterrer Sousouri ?

Les oiseaux répondirent alors tous en chœur :

- Notre roi, il est vrai que Sousouri vole comme nous ! Mais elle a des dents, des poils, des oreilles et des mamelles et, nous, nous n'en avons pas ! De ce fait, elle ne fait pas partie de notre

famille. Demandez donc à vos sujets à pelages qui courent ou qui grimpent avec leurs quatre pattes ?

Mais ces derniers ne furent pas plus d'accord et ils s'indignèrent :

- Notre roi, Sousouri a une tête qui ressemble à la nôtre, elle a aussi des poils et elle allaite ses petits comme nous. Mais elle n'a pas quatre pattes comme nous et en plus, certaines parmi ses sœurs sucent notre sang pendant notre sommeil. Alors, vous voyez bien qu'elle n'est pas du tout de notre famille ! Donc, ce n'est pas non plus à nous de l'enterrer !

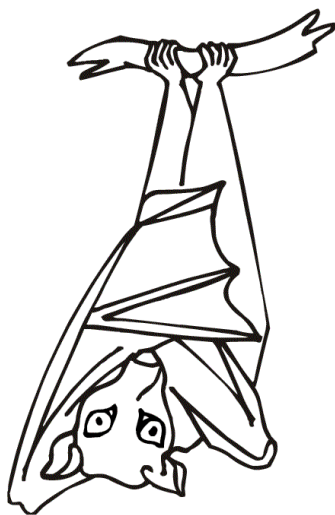
Tigre le jaguar se trouva bien ennuyé, car tous semblaient avoir raison dans cette maudite affaire. Il fit donc mettre en terre Sousouri par ses propres esclaves.

Mais l'enfant de Sousouri avait tout entendu. La petite chauve-souris décida alors que, ni elle, ni ses enfants à naître ne pourraient se considérer comme les enfants du Bon Dieu, puisqu'il les avait créés si différentes de tous les animaux.

A partir de ce moment-là, Sousouri prit l'habitude de s'accrocher la tête en bas et le derrière en haut, contrairement aux oiseaux. Et ainsi, elle lança ses excréments vers le ciel où règne le Bon Dieu.

Et c'est pour cela que tout le monde pense que les chauves-souris sont maudites et qu'elles auraient passé un pacte avec le diable.

Ainsi, pour juguler cette peur des chauves-souris suceuses de sang et amies du démon, elles ont trouvé leur place dans le carnaval guyanais.



ZOMBI BARÉYO...

« Chaque individu doit se forger ses propres outils, ses propres valeurs, s'il ne veut pas se transformer en zombie. » Claude MICHELET

Il y a temps longtemps, en Guyane, les nuits étaient sombres comme si le ciel couvrait chaque soir la terre d'un drap noir. La lune n'y sortait jamais, pas une seule étoile ne scintillait dans l'obscurité. Les ténèbres y régnaient comme avant la création du monde.

Quatre jeunes de ce pays partirent un jour en voyage et arrivèrent dans une contrée voisine où, tous les soirs, lorsque le soleil se couchait, s'allumait à la cime du fromager le plus haut de la région, un disque étincelant qui répandait au loin une douce lumière. Cela permettait aux habitants de tout distinguer, même si la lumière de ce disque n'était pas aussi forte ni aussi éclatante que celle du soleil.

Les quatre voyageurs s'arrêtèrent et, abasourdis, demandèrent à un vieil esclave noir qui guidait un chariot rempli de cannes à sucre, quelle était cette mystérieuse lumière ?

- Mais, c'est la lune ! répondit le vieil homme étonné en souriant. Notre maître l'a achetée pour trois pièces d'or et l'a attachée au sommet de

l'arbre le plus haut de sa propriété. Tous les jours on doit y rajouter un peu de pétrole et bien la nettoyer pour qu'elle brille comme il faut. Tous les ouvriers de sa plantation payent ce service en travaillant une heure de plus chaque journée.

Le vieux noir partit sur sa charrette en cahotant, et l'un des quatre jeunes siffla puis dit :

- Une telle lampe nous serait bien utile chez nous en Guyane ! Nous avons des arbres aussi grands que celui-ci, nous pourrions l'y accrocher. Quel plaisir de ne plus marcher la nuit en tâtonnant !
- Savez-vous ce que nous allons faire ? lança le second. Nous irons chercher un cheval et une charrette et nous emporterons cette fameuse lune avec nous. Ils n'auront qu'à s'en acheter une autre !
- Moi, je sais bien grimper, dit le troisième, je la décrocherai et je vous la ferai passer.

Lorsque tout le monde dormit, le quatrième déroba un cheval et une charrette et le troisième grimpa sur l'arbre. Ce dernier fit un trou dans le disque lumineux, passa une corde à travers le trou et fit descendre la lune rapidement. Dès que la lune étincelante fut dans la charrette, nos quatre chenapans la cachèrent sous une large bâche sombre pour que personne ne s'aperçoive du vol.

Ils transportèrent la lune sans encombre jusqu'en Guyane. Ils l'accrochèrent sur le fromager de Saül, l'arbre le plus haut de la forêt. Et tout le monde se réjouit dans le pays, des plus jeunes aux plus vieux, de cette nouvelle lampe dont la lumière pâle se répandait dans les villes, dans les communes, dans les abattis, jusque dans les cuisines et les plus petites pièces de toutes les cases.

Nos quatre voyageurs prirent l'astre de la nuit en charge. Ils ajoutaient chaque jour du pétrole dans le réservoir, nettoyaient la mèche et percevaient pour leur travail chacun une pièce d'argent par semaine. Mais le temps passa et ils devinrent vieux et grisonnants, et lorsque l'un d'eux tomba malade et sentit que ses jours étaient comptés, il exigea alors que l'on mette dans sa tombe un quart de la lune en tant que sa propriété.

Après sa mort, un homme adroit grimpa sur l'arbre, découpa un quart de la lune avec des ciseaux de jardinier et on le mit dans la tombe du défunt. La lune perdit un peu de son éclat, mais pour le moment cela ne se voyait pas trop.

Quelques temps après, le deuxième décéda. On l'enterra avec le deuxième quart de la lune, et la lumière baissa un peu plus. Et elle faiblit encore plus lorsque le troisième mourut et emporta, lui aussi, son quart de lune avec lui. Et dès qu'ils mirent en terre le quatrième, l'obscurité totale d'autrefois envahit à

nouveau toute la Guyane. Et chaque fois que les gens sortaient de chez eux, ils se cognaient aux murs ou les uns aux autres.

Or, les quatre quarts de la lune se rejoignirent sous la terre, là où depuis toujours l'obscurité régnait. Les morts, très étonnés d'y voir de nouveau, se réveillèrent. La lumière de l'astre de la nuit était suffisante car leurs yeux avaient perdu l'habitude et n'auraient pu supporter l'éclat du soleil. Ils se levèrent, les uns après les autres, et tous se mirent à faire la fête à nouveau, comme ils en avaient l'habitude autrefois quand ils étaient encore vivants.

Les uns jouèrent aux dominos, d'autres allèrent danser et d'autres encore partirent « chez le Chinois », commandèrent du rhum, se saoulèrent, se donnèrent du bon temps, puis se disputèrent et finirent par attraper des bâtons et des sabres. Et ce furent les combats. Et quels combats et quel tapage !

Le vacarme était tel qu'il parvint jusqu'au Ciel. Et le Bon Dieu s'en trouva gêné. Il fit appeler sa garde.

Saint Pierre, qui surveillait la porte d'entrée du Paradis, pensa qu'une révolte avait éclaté aux enfers qui, comme tout le monde le sait, se trouve sous la terre. Il appela l'armée céleste pour anéantir ces éventuels ennemis et leurs complices pour le cas où ils voudraient attaquer le Paradis.

Saint Michel, le général de l'armée céleste enfile son armure, prit ses armes et descendit alors tout droit remettre de l'ordre aux enfers. Il ramena rapidement le calme parmi les défunts décharnés et les zombies excités. Il enchaîna ces derniers et leur fit regagner leurs tombes, et il emporta la lune avec lui pour l'accrocher une bonne fois pour toutes dans le Ciel, près du Bon Dieu et de ses Anges.

Cependant, quelques zombies* déjà enchaînés s'échappèrent et se cachèrent dans la forêt ou dans des maisons abandonnées de Guyane et ce sont ceux-là même que l'on rencontre, durant les défilés Carnavalesques.

Quant à l'astre de la nuit, la lune, c'est depuis ce jour qu'elle est restée suspendue comme une lampe à la voute céleste, tout près du Paradis et que, si le ciel est sans nuage, vous la retrouverez chaque soir au rendez-vous, juste au-dessus de vos têtes.

*Zombi baréyo (zombis enchaînés) : C'est un personnage issu des légendes créoles. C'est un mort vivant ou mort qui marche que l'on trouve au pied des fromagers (très grands arbres guyanais). Les zombis bayéro défilent en bandes et respectent les mêmes

règles. Ils sont vêtus de blanc avec une ceinture rouge. Leur tête est dissimulée sous une cagoule blanche triangulaire ressemblant à une tête de chat. Pendant le carnaval ils circulent en bandes avec une corde dans laquelle ils emprisonnent les spectateurs tout en sifflant et faisant la ronde.

MOUCHÉ ANGLÉ BANNANN...

« Le ridicule est qu'on cultive l'apparence à l'encontre d'autrui jusqu'à s'imaginer qu'elle est vérité. »
Emmanuel KANT

L'or a frappé plusieurs fois à la porte du Carnaval Guyanais !

Aujourd'hui, j'aimerais vous parler de Sainte Lucie, (en anglais : Saint Lucia) non pas de la patronne des aveugles, des électriciens et des ophtalmologues, mais de cette île du Vent qui ne cessa de passer de main en main entre colons français et colons anglais et qui termina son asservissement par une cessation définitive de La France au Royaume-Uni en 1814 par le traité de Paris avant d'acquérir enfin son indépendance totale le 22 février 1979. Dans cette colonie de sa gracieuse majesté, l'esclavage y sera aboli plusieurs fois : une première fois en 1794, sous la révolution française puis définitivement en 1834 par les Anglais. Cependant, tous les esclaves seront alors contraints de subir une période d'apprentissage de quatre ans où ils seront obligés de travailler gratuitement pour leurs anciens maîtres pour au moins les trois quarts de la semaine (vous jugerez par

vous-même, ce ne fut pas mieux pour Haïti qui paya pendant des décennies une extravagante « dette d'indépendance » à la France).

Et c'est dans cette séduisante île de Sainte Lucie que se trouve Choiseul : non pas Étienne-François de Choiseul-Beaupré-Stainville, comte puis duc de Choiseul et duc d'Amboise, homme d'État français, chef du gouvernement de Louis XV, (qui n'intéresse plus désormais que quelques historiens chevronnés) mais le remarquable village créole qui porte le même nom, moins alambiqué, après s'être appelé Anse Citron.

Car, en effet, c'est dans ce lieu présentement touristique, à quelques centaines de yards du village, dans le secteur de la rivière Dorée (appellation peut-être prédestinée), au sud-est du village, que Jean Joseph, notre touchant personnage, notre héros du jour, est né d'un père soldat britannique et d'une mère serveuse de pub.

Petit « chabin rouge » métisse à la peau assez claire et aux cheveux crépus roux, il fut le fruit non pas d'un amour inconditionnel, mais d'une pulsion partagée après une soirée trop arrosée. Il grandit au côté d'une mère attentionnée et loin d'un père qui ne le reconnut pas, retourné précipitamment dans son île britannique quelques mois après la conception de son fils, pour

suivre son régiment de « red coats » (tuniques rouges) et retrouver sa légitime et leur couvée.

Entre mornes et mer, entre amitiés et bagarres, Jean Joseph se forgea un tempérament bien trempé. Il devint même un personnage que l'on affublera assez rapidement des sobriquets de Long John et de High Stake (grand piquet) à cause de sa taille particulièrement allongée. Il confirmera par la suite son premier surnom par son penchant particulier à préférer un whisky même frelaté à un rhum local. Ne faut-il pas que, naturellement, l'hérédité laisse ses traces ?

John Joseph passa toute son enfance puis son adolescence dans son village à aider sa mère en effectuant des petits jobs de plantation ou de pêche au gré des jours qui passaient et des opportunités qui se présentaient. Mais, il promettait à sa génitrice adulée, pratiquement tous les matins quand il était à jeun, qu'un jour, il deviendrait riche pour lui acheter une case somptueuse et lui payer une bonne retraite et des servantes qu'elle avait bien méritées. Sa mère levait alors les yeux au ciel et en tchipant lui répondait à chaque fois comme un leitmotiv : « si Bondiélé ti gason mwen an, si Bondiélé ! ». (si Dieu le veut mon garçon, si Dieu le veut)

Et puis un jour, en se rendant dans un Pub à Castries, la capitale, Long John entendit claironner un jeune homme noir tout excité, comme si la fièvre l'avait déjà touché. En tournoyant comme un maringouin, il bramait à qui voulait l'entendre : « Gold was found in French Guiana ! Gold was found in French Guiana ! (On a trouvé de l'or en Guyane Française ! On a trouvé de l'or en Guyane Française ! »

Depuis longtemps on en cherchait dans cette région. Au tout début de la colonisation on pensait même y trouver la cité d'or et son roi « El Dorado » près des «marais de Kaw» que l'on supposait être alors le mythique lac Parimé. Mais on s'était vite aperçu que tout cela n'était que légendes et calembredaines colportées par des conquistadors peu sérieux.

Mais l'idée que la Guyane était une terre aurifère ne mourut pas pour autant et elle fit son chemin. (Ne dit-on pas qu'il n'y a pas de fumée sans feu ?). Ainsi, dès 1720, le gouverneur Claude d'Orvillier envoya-t-il le Révérend Père Chrysostôme (et non chrysanthème) diriger les premières campagnes de prospection. Comme ce dernier ne trouvait rien, il expédia un dénommé Burgos explorer le moyen Approuague, puis un ancien soldat du nom de Canada. Ce dernier certifia avoir vu des pierres mêlées d'un métal jaune dans le Camopi qu'il avait rejoint par l'Approuague et l'Inipi. Mais quand il réitéra son voyage, il perdit les échantillons à la suite d'un naufrage. C'est alors que le

gouverneur demanda au commandant La Garde de poursuivre les recherches. Mais ce coquin de métal précieux se dissimulait bien et l'hypothèse de la présence de l'or en Guyane fut alors laissée de côté pendant plusieurs années, jusqu'à la fin du 18^{ème} siècle et les résultats des expéditions du médecin naturaliste Leblond. Et enfin, on découvrit le bon canal (si vous me permettez le jeu de mots). Ainsi, en 1824, un « Autochtone » qui avait guidé Leblond lors de ses expéditions rapporta au gouverneur Millius une pierre incrustée d'or. Mais, le jeu se s'arrêta pas là : en effet, ce précieux collaborateur disparut discrètement de Cayenne sans préciser la provenance de sa découverte, laissant Millius sur sa faim (ou sa soif de l'or : c'est comme vous voulez). Cet interminable jeu de cache-cache allait-il continuer encore longtemps ?

Enfin, en 1855, Paolino, un ancien mineur brésilien d'Ouro Preto, dans le Minas Gerais, découvrira quelques pépites et un peu d'or fin dans la crique Aïcoupaïe, un affluent de l'Approuague. Cette preuve tant attendue arriva alors jusqu'aux oreilles de Félix Couy, alors commandant du quartier de l'Approuague, et bientôt la découverte de l'or en Guyane fut officialisée. Un site aurifère venait d'être découvert sur l'Arataye, un affluent de l'Approuague dans l'Est guyanais.

De l'or en Guyane Française, ce n'était donc pas un mythe (errant ou non à vous de voir). Et la Guyane, ce n'était qu'à quelques jours de bateau de chez lui. Voilà le moyen pour Long John d'honorer sa parole envers sa mère. Bondié ne les avait donc pas abandonnés.

Mais avant d'être fortuné, il fallait trouver quelques livres sterling ou quelques dollars mexicains et espagnols pour payer le voyage, la tenue et les outils indispensables.

La fin justifiant les moyens, il séduisit sa mère par flagorneries pour qu'elle adhère à son mirobolant projet et utilisa entièrement les maigres économies qu'elle avait pu mettre de côté une fois finies ses années d'asservissement.

Mais, arrivé sur le sol guyanais il ne se retrouva pas seul à avoir le même rêve. Et c'est au milieu de plus de dix milles chercheurs d'or, plus ou moins honnêtes, (plutôt moins que plus) qu'il dut essayer de prospecter.

Il s'aperçut assez rapidement que les seuls qui prospéraient en ces lieux étaient les marchands de pelles, de pioches, de vêtements et d'ustensiles en tous genres.

Comme il ne voulait pas perdre la face, lorsqu'il se rendait à Cayenne pour déposer et négocier les

minuscules pépites et les quelques grammes de poussière dorée qu'il avait arrachés à cette terre difficile ou à ses rivières limoneuses, en suant sang et eau, il se mettait sur son trente et un.

Pour être le plus élégant possible, le plus « gentleman » peut-être, il revêtait la redingote en queue-de-pie ou queue-de-morue dénommées « paspété », (car largement fendue sur le postérieur), et le fameux chapeau haut de forme « bisbonm » des businessmen de la City.

Et, cet accoutrement, dans cette situation « romanbolesque », fut très rapidement caricaturé par les carnavaliers pour devenir l'un des costumes incontournables des défilés guyanais.

Ainsi l'anglé bannann était né (on rajouta les bananes pour faire plus tropical, plus natif, rappelez-vous de Joséphine Baker). Vous le remarquerez aisément : il marche souvent la redingote pliée sur l'épaule et il lui arrive parfois d'envoyer brusquement son bel habit loin de lui pour engager une course à perdre haleine avec les individus qui souhaiteraient s'en emparer. Car selon une coutume guyanaise, cette lévite est mise en jeu et est attribuée à celui qui a pu la ramasser, ce qui n'arrive pratiquement jamais.

Quant à Man Joseph, la maman de Long John, l'histoire ne nous dit pas comment elle termina sa vie.

Nous pouvons aisément l'imaginer.

La fortune sourit peut-être aux audacieux mais, encore faut-il qu'ils ne soient pas trop nombreux !

Pour les plus curieux ou les plus amoureux de l'Histoire de la Guyane (la vraie celle-là !) suivre le lien :

https://horizon.documentation.ird.fr/exl-doc/pleins_textes/divers10-05/010026523.pdf

JÈ FARIN...

« La « pensée universelle » produit une vérité vraie qui s'étend, s'applique à la totalité des objets (personnes ou choses) que l'on considère n'importe où sur la planète terre. Nous avons tous une capacité de pensée universelle. Seul un ego qui veut prendre toute la place nous empêchera de produire une pensée universelle révélatrice, c'est-à-dire, compréhensible en soi sans plus d'explication. » Serge-André GUAY penseur autodidacte canadien.

« Confiance et défiance sont également la ruine des hommes. » HÉSIODE

Aujourd'hui, pour vous parler d'un personnage incontournable du Carnaval guyanais, je vais vous relater une légende européenne puisant ses origines dans le chevaleresque temps du Moyen âge.

Non, rassurez-vous, je n'ai pas « pété un câble » ni je n'ai pas subitement pris « une branche » comme on dit en Guyane et vous le comprendrez aisément si vous avez le courage de me suivre jusqu'à la fin de ce récit fantastique.

Plongez-vous un instant dans l'atmosphère de l'époque, avec ses châteaux crénelés, ses preux chevaliers et ses gentes damoiselles enrubannées... Je serai, si vous me le permettez, votre troubadour (ou votre trouvère : tout dépendra si vous vous situez au nord ou au sud en provinces de France).

Oyez, oyez, gentes dames, nobles seigneurs, damoiselles et damoiseaux. Sortez les atours de festoie et que l'olifant soit sonné car seront données temps tôt moult réjouissances et festoiments en votre présence pour les épousailles du roi Hélinas. Ouïssez en céans ses authentiques péripéties.

Un jour, Hélinas notre noble roi d'Albanie, grand chasseur devant l'Éternel, rencontra lors d'une battue, une belle inconnue au bord d'une fontaine. Il lui fit une cour si empressée et si pressée qu'elle accepta aussitôt de l'épouser pourvu qu'il lui promette de ne pas la voir pendant ses couches.

Cette gracieuse personne avait pour nom Pressine. Et, peu de temps après les noces, elle cueillit les fruits d'un amour partagé en mettant le même jour au monde trois filles : Mélusine, Mélior et Palestine.

Mais Hélinas qui était curieux comme un pian ne put s'empêcher d'entrer alors que sa doudou baignait ses demoiselles juste après leur naissance. Aussitôt, comme elle l'avait prédit, Pressine s'enfuit avec ses bébés. Elle gagna alors l'île lointaine d'Avalon où vivait la fée Morgane (Voir les chevaliers de la Table Ronde).

Ayant grandi, les trois sœurs apprirent la faute irrémédiable de leur père. D'un commun accord, elles décidèrent de le punir en l'enfermant sous une énorme montagne.

La belle Pressine, qui n'avait sans doute pas oublié le puissant et empressant amour que lui prodiguait son mari Hélinas, ne put rien faire pour lui. Aussi, furieuse, décida-t-elle de punir à son tour ses trois filles : Mélior serait condamnée à garder un épervier enfermée dans un château d'Arménie ; Palestine serait

enterrée vivante avec le trésor de son père sous le mont Canigou et Mélusine se transformerait tous les samedis en serpent « du nombril en aval » et ne pourrait échapper à cette malédiction qu'en épousant un homme qui accepterait de ne point la voir ce jour-là en cette délicate situation.

Le bel Raimondin, dont le père, le comte de Forez (se prononce comme forêt), avait, lui aussi, rencontré une fée au bord d'une fontaine, était élevé chez son oncle, le comte de Poitiers. Or, par malchance et par maladresse, le neveu tua accidentellement son oncle au cours d'une chasse au sanglier. Éperdu de douleur, Raimondin erra de nombreux jours à travers la forêt. C'est ainsi qu'il parvint à une immense fontaine (encore une) où se tenaient « des dames de grand pouvoir » dont Mélusine, qui prenaient leur bain.

Tout à sa peine, ce pauvre Raimondin ne les remarqua même pas. Mais, la romantique Mélusine tombée immédiatement sous son charme, vint à sa rencontre sans prendre le temps de se vêtir. (Le coup de foudre quoi !). Elle arrêta son cheval tout près de lui. Là, enfin, il la vit et fut immédiatement ébloui par cette beauté intégralement dénudée. (Mais, ne dit-on pas : telle mère, telle fille ?)

Elle l'appela aussitôt par son nom, et lui promit bonheur et prospérité s'il l'épousait sur le champ. (L'heureux veinard, il fit ainsi l'économie d'une cour

souvent fastidieuse et d'une onéreuse bague de fiançailles !).

Mais, là aussi, il y avait une condition incontournable : son époux ne devrait jamais chercher à savoir, ni révéler à quiconque, ni où elle irait ni ce qu'elle ferait de toute sa journée du samedi.

C'est alors que Raimondin devint le plus puissant seigneur du Poitou. Les noces furent somptueuses et se déroulèrent le jour même près de la fontaine où ils s'étaient rencontrés. D'un coup de baguette magique Mélusine édifia le magnifique château de Lusignan et elle donna rapidement naissance à dix fils, dont les huit premiers furent porteurs d'une tare physique. Cependant, malgré ça, aucun nuage ne venait pour autant ternir le bonheur et la prospérité du couple.

Jusqu'au jour où, le frère de Raimondin, secrètement amoureux de Mélusine sa belle-sœur, fit une crise de jalousie et insinua des cancans sur les mystérieuses activités du samedi. Raimondin, bouleversé, se croyant « encorné » ne put s'empêcher de rejoindre le bas de la tour où sa dulcinée s'enfermait à double tour ce jour-là.

D'un unique et puissant coup d'épée il perça un trou dans la porte, suffisant pour découvrir sa femme prenant son bain, « jusqu'à la taille, blanche comme la neige sur la branche, bien faite et gracieuse comme une fée, le visage frais et lisse comme un marbre.

Certes on ne vit jamais plus belle femme. Mais lorsqu'elle sortit du bain, son corps se terminait par une queue de serpent, énorme et monstrueuse ». (Ce sont les textes d'époque qui le rapportent ainsi)

Le pauvre homme, pris de frayeur, se signa puis, très rapidement, reboucha le trou. Il retourna auprès de son frère et c'est contre lui qu'il rejeta toute sa fureur. Il déclara Mélusine irréprochable, et le mit à la porte du château. (Un déménagement sans ménagement en quelque sorte).

Mélusine, de son côté, feint de ne s'être aperçut de rien, et la vie continua comme avant. Ils vivaient tous les deux ensemble, lui qui l'aimait et elle aussi, tout doucement, sans faire de bruit.

Jusqu'au jour où l'un de leurs fils, Geoffroy la Grand'Dent, incendia sauvagement l'abbaye de Maillezaïs, avec tous ses moines et son propre frère Fromont qui les avait rejoints pour faire une retraite.

Raimondin, horrifié, vit là le signe de la face diabolique de sa chère et tendre épouse, et il ne put s'empêcher de la traiter en public de « très fausse serpente ». (Le serpent étant à cette époque de connivence avec le diable, comme tout le monde le savait. Déjà, avec le samedi, jour de sabbat, il aurait dû se méfier !)

C'en était trop, le serment fut dès lors rompu. Mélusine sauta par la fenêtre. Elle redevint

immédiatement serpent, aussitôt des ailes lui poussèrent et elle s'envola. (Le célèbre serpent à plumes que l'on retrouvera aussi dans les divinités des peuples précolombiens : comme quoi le monde des mythologies est tout petit). Elle fit trois fois le tour de sa forteresse, poussa à chaque tour un cri étrange, douloureux et pitoyable puis, elle disparut dans un ciel assombri de nuages noirs de geai.

Raimondin ne la revit jamais. Néanmoins, on dit qu'elle revient parfois la nuit pour allaiter ses deux derniers fils qui n'étaient pas encore sevrés. Et, on précise aussi qu'elle se manifeste en lançant son fameux cri, chaque fois que la mort va toucher sa descendance, ou que son château s'apprête à changer d'occupant.

Si aujourd'hui je vous ai embarqués avec moi dans ce lointain et étonnant voyage, c'est pour que vous rapprochiez Mélusine du « Jé Farin » de nos défilés carnavalesques : Ce personnage tout de blanc vêtu, doté d'un chapeau conique et pointu, en bande et sans fanfare, les poches pleines de farine qu'il lance sur les enfants.

Car cette tenue presque immaculée parodierait, entre autres, la fée Mélusine, la fée de l'abondance qui symbolise la vie, la joie de vivre, la gaieté et aussi la

forêt. (Du moins, c'est ce que les chercheurs m'ont affirmé : suivre le lien plus bas)

Mais, lorsque le Jè Farin asperge les spectateurs et poursuit les enfants pour leur barbouiller le visage de farine, comme la belle épouse de Raimondin, il se transforme volontiers en fée diabolique, vilaine, méchante et revêche. (Les deux facettes de tous les humains, ni ange ni bête, mais un peu des deux à la fois)

Plus prosaïquement, cet incontournable personnage symboliserait aussi le difficile métier de boulanger qui, pour régaler de bons pains ses concitoyens guyanais, passait presque toute la nuit dans son étouffant fournil.

A vous de choisir...Mais n'y a-t-il pas toujours un peu de vérité dans les légendes même les plus farfelues ?

Pour les plus curieux et les plus sérieux : suivre le lien.

http://theses.univ-lyon2.fr/documents/getpart.php?id=lyon2.2006.nicolas_j&part=118283

LES BALAYEUSES...

« Si chacun de nous ne faisait que balayer sa propre porte, le monde entier serait propre. » Mère TÉRÉSA

Aujourd'hui, je vais prendre ma plume de poète pour honorer une femme « sans chichi » qui parcourait en temps longtemps les rues des villes de Guyane afin de les rendre plus propres et plus accueillantes.

Toujours coiffée d'un foulard et vêtue d'une longue robe de travail, elle balayait les rues avec son balai coco : symbole local du nettoyage et de la purification. La balayeuse fait partie intégrante du Carnaval, car elle symbolise les bons usages dans les familles guyanaises.

BALAYEUSE DE GUYANE

Coiffée de ton foulard,

Que tu noues avec art,

Dans ta robe de travail,
Resserrée à la taille,
Affairée, le geste très au point,
Minutieuse, tu n'oublies aucun coin.

Des ruelles, aux places du palais,
Avec habileté, tu manies ton balai.
Tu enlèves les roches jusqu'au moindre galet
Et tes ébats légers ressemblent à un ballet.

Laissez-la travailler, et bien faire son ouvrage,
Constatez son grand cœur, observez son courage.
Quand il faut nettoyer, effacer nos méfaits,
Balayer est un art lorsque c'est très bien fait.

Combien d'imitateurs et combien de faussaires,
Ou de faux balayeurs, sévissent sur la terre ?
Mais toi, qu'il pleuve, qu'il vente, ou sous le chaud
soleil,

Ton balai à la main, tu feras des merveilles.

En tenant bien le manche, sans trop faire de bruit,
Tu balaies nos soucis de petits coups précis.
Si tu voulais venir, un jour, devant nos portes,
Nettoyer nos ennuies, nos peines de toutes sortes ;
Tu serais désirée et toujours bienvenue,
Car, sans toi, notre monde serait comme nos rues.

Et il est juste titre et il est bien normal
Que tu sois pour toujours figure de Carnaval

.

NÈG' MARRONS*...

*(Le vocable "Marron" est issu du mot « cimarron », d'origine Espagnol signifiant réfugié dans un maquis).

Aujourd'hui, je me suis pris un instant à faire le rapport terre, pardon le reporter...

La résistance qui mène les êtres courageux et fiers à la liberté s'invite aussi au Carnaval Guyanais.

Aujourd'hui, ce n'est pas le récit d'un seul personnage mais celui de tout un peuple que je vais modestement vous proposer.

« Chaque résistance, chaque victoire locale est un signe, un exemple et un encouragement pour l'humanité dans sa masse. » Lucien DEGOY, Jacques BIDEY

Au début de son exploration, au-delà de sa zone côtière qui s'étend sur plus de huit cents kilomètres, la Guyane apparaissait aux yeux des premiers colons comme un pays inexploré, un « enfer vert » inexpugnable et dangereux, peuplé seulement de quelques tribus autochtones. L'occupation d'abord militaire s'est donc développée principalement dans

l'île de Cayenne (Fort Cépérou), puis dans les estuaires de l'Approuague (Fort des Flamands) et de l'Oyapock (Fort Saint-Louis).

Au milieu du 18^{ème} siècle, le mouvement colonisateur s'étendit toujours le long de la côte, au nord-ouest de Cayenne. La forêt impénétrable et les rapides ou sauts qui barraient les fleuves délimitèrent une « Guyane de l'intérieur » qui échappera encore longtemps à toute forme d'intervention.

Cette forêt et ces fleuves pratiquement dans leur état naturel, allaient attirer des « Marrons » de la Guyane Hollandaise (Surinam) où des rébellions avaient conduit le gouvernement à conclure des traités reconnaissant comme peuple libres certains groupes bien structurés comme les Njuka et les Saramaka. La connaissance et la compréhension par les Européens de cet immense territoire ne reposera jusqu'en 1729, (voir la carte de d'Anville) que sur les récits parfois rocambolesques des explorations conduites la plupart du temps par des Jésuites.

L'évasion hors des espaces contrôlés par les colons sera donc facilitée en Guyane par la géographie qui faisait voisiner les « Habitations », vastes exploitations agricoles, avec l'infinie forêt amazonienne.

Les esclaves, souvent sous la férule intransigeante d'un commandeur, soumis à des contraintes permanentes dans les « Habitations », étaient partagés entre le grand atelier qui regroupait les hommes et les femmes employés aux travaux les plus rudes (défrichage, terrassement, plantation...) et le petit atelier où étaient rassemblés, pour les tâches plus légères, les femmes enceintes, les gangans et les timouns. Tous les détails de leur servitude étaient régis par la « police des ateliers » qui autorisait le maître à pratiquer le « droit de correction ». Leur seule part de vie privée résidait dans l'usage de leur case, où les maîtres eux-mêmes reconnaissent qu'ils ne devaient jamais pénétrer sauf en cas de crime, ainsi que sur des lopins de terre qui leurs étaient parfois laissés pour améliorer leur subsistance.

Le marronnage était puni par la mutilation et par la mort à la troisième récidive (Code noir).

Cependant, les courtes fugues étaient, la plupart du temps, gérées avec pragmatisme (la chasse et la pêche en étant les motifs les plus courants). Considérées comme inévitables, tolérées tant qu'elles n'excédaient pas quelques jours, elles faisaient néanmoins l'objet de déclarations auprès de l'administration. La publication des « avis de marronnage » dans la presse hebdomadaire locale permettait un suivi permanent du phénomène et plaçait la gestion de chaque habitation à l'appréciation de la société coloniale toute entière. Le

journal « La Feuille de la Guyane Française » indiquait aussi précisément que possible, l'origine de chaque esclave, son nom, son âge et sa taille.

Si le caractère éminemment forestier de la Guyane favorisait le petit marronnage, la bourgade de Cayenne où les « Nègres de journée » trouvaient à se louer pour un modique mais appréciable salaire, constituait aussi un second point d'attraction.

Face à une masse d'esclaves conséquente (85% de la population en Guyane), les planteurs et autres colons redoutaient tout laxisme comme tout excès de punition susceptible de provoquer une révolte. De fait et dans l'intérêt même des propriétaires, et dans le contexte territorial particulier, les punitions extrêmes prévues par le Code noir (mutilations, mort à la troisième récidive) étaient que très rarement appliquées en Guyane.

Toutefois, la forêt prochaine et luxuriante était singulièrement attrayante car elle offrait un espace presque infini où se cacher pour toujours, où reconstruire des formes d'identités personnelles et sociales, où retrouver une espèce de liberté de choix et d'action, hors d'un univers esclavagiste pratiquement carcéral.

Cependant, la liberté a un coût parfois élevé : Sous les menaces permanentes d'être découverts, dénoncés ou

trahis, les Marrons étaient aussi confrontés aux difficultés d'assurer leur subsistance, dans un milieu hostile où l'outillage faisait particulièrement défaut.

Les Noirs Marrons (Nèg'Marrons), appelés parfois Busi Nenge, Bushinenge ou Bush Negroes désignent en Guyane et au Surinam, les descendants de ces esclaves noirs qui se sont révoltés ou enfuis des plantations avant l'abolition de l'esclavage.

Pour la plupart, originaires d'Afrique occidentale (Ghana, Bénin et Côte d'Ivoire), ils avaient été transportés dans des navires négriers, dans des conditions inhumaines, pour servir de main-d'œuvre dans les plantations de cannes à sucre et de café des colonies du « Nouveaux Monde ».

D'abord réfugiés en forêt profonde pour éviter d'être repris par les sections militaires et paramilitaires spéciales, ils s'étaient ensuite installés au bord des grands fleuves, en particulier du Maroni, en créant des villages de toutes pièces.

En Guyane, ils sont constitués de six groupes ethniques : Les Bonis ou Alukus, les Saramacas, les Paramacas, les Djukas, les Kwintis et les Matawais.

Pour eux, le fleuve n'était et n'est pas une frontière. Ils vivaient principalement de la culture sur abattis, de la chasse et de la pêche. Ils étaient et sont toujours dirigés par un Gran Man, chef spirituel et religieux, qui détient les pouvoirs de juge, d'arbitre et de

conciliateur. Ils se déplaçaient et se déplacent encore sur les fleuves en pirogues majestueusement décorées.

(En 1848, l'abolition de l'esclavage mit fin à leur traque et leur permit enfin de vivre en paix.)

Naturellement, ils ont conservé certaines traditions de leur pays d'origine : peintures, danses, musiques, contes. Ainsi, l'art Noir-Marron (art Tembé entre autres) est caractérisé par l'utilisation de peintures aux couleurs vives et aux formes géométriques entrelacées. Leur religion est aussi imprégnée de leurs origines africaines.

Ils parlent le Sranan-tongo, appelé communément Taki-Taki, mélange de langues africaines, de hollandais, d'anglais, d'espagnol, de portugais et d'hébreux.

Pour se souvenir de ces résistants qui ont préféré la liberté au péril de leur vie plutôt que l'asservissement, les Nèg'marrons (Noirs Marron) ont trouvé une place de choix comme personnages emblématiques des défilés du Carnaval de Guyane.

Ainsi, vous les retrouverez sous forme de groupes de femmes, d'hommes et d'enfants vêtus d'un kalimbé

(pagne orange) et enduits d'huile et de suie avec, dans la bouche, une graine d'awara.

Le Kalimbé rappelant le vêtement traditionnel des peuples autochtones de Guyane qui aidèrent les premiers fugitifs à s'installer dans la forêt inhospitalière, l'awara (fruit d'une espèce de palmier local), représentant la nourriture que seule la forêt leur fournirait désormais et le corps noirci à la suie et à l'huile, symbolisant la revendication de leur africanité originelle.

Attention, dans les défilés, ne les côtoyez pas trop de près car ils cherchent à « s'essuyer » contre les spectateurs trop curieux ou trop en affaires.

GRO TET...

« Peut-être est-on les fourmis de quelque géant invisible. » Marc GENDRON

Depuis quelques années, les grosses têtes « Gro tet », créatures monstrueuses portées par de petites jambes humaines pour une tête surdimensionnée en carton peint, défilent lentement et silencieusement. Assez souvent présentes dans les carnivals en Europe, elles sont de plus en plus coutumières des cortèges guyanais.

Toutefois, d'où viennent-elles ? Où sont né(e)s ces « géants » et ces « géantes » de carton-pâte, pourquoi et comment sont-ils ou sont-elles apparu(e)s dans les défilés de Carnaval.

Ce sont certainement les dieux et demi-dieux des deux sexes vénérés dans de nombreuses religions qui existaient bien avant le christianisme qui en sont à l'origine. Ainsi, pour expliquer les mystères de mère nature on faisait intervenir une divinité. L'humain ne peut pas survivre sans explication, même la plus irrationnelle. Ces personnages gigantesques se retrouvaient aussi présents dans de nombreux contes et d'innombrables légendes. Même longtemps après l'apparition des premiers carnivals dans le monde

occidental, dans les contrées isolées, loin des villes, les croyances païennes avaient encore la vie dure et les Dieux et Déeses des ancêtres venaient toujours y parader dissimulé(e)s. Tout n'était-il pas permis pendant Carnaval ? A part Caramantran (nom masculin, contraction de carême-entrant, nul ne risquait le bûcher ces jours-là.

Ces créatures étaient démesurées parce que, dans l'esprit des gens du peuple, les dieux, les héros, les monstres, ne pouvaient avoir qu'une taille extraordinaire.

Ont-ils, ont-elles réellement existé ? A peine cette question posée, je présume qu'elle vous fait sourire ? Cependant, pour l'anecdote, retenons que la Bible nous en signale plusieurs fois l'existence et qu'ils et qu'elles auraient été tous(tes) anéanti(e)s lors du déluge. Une légende pyrénéenne par exemple précise ainsi qu'ils, qu'elles seraient les descendant(e)s des Atlantes rescapés de l'Atlantide, le mystérieux continent englouti. Dans les textes du monde entier les plus anciens, dans les légendes nordiques, dans les contes où ils apparaissent souvent sous formes d'ogres ou de monstres, les traditions séculaires transmises nous en ont rapporté la présence. Or derrière chaque légende, n'y a-t-il pas un fond de vérité ? David n'a-t-il pas toujours son Goliath et Rabelais son Gargantua ? Pour les dames, Skadi, dans la

mythologie nordique n'est-elle pas la géante et déesse associée à la montagne, à la chasse à l'arc, au ski ?

Dans notre monde qui semble gouverné par les Gaffas, souvent dépassés par les événements, ne nous sentons nous pas parfois comme des Lilliputiens au pays de géants comme Gulliver ?

Dans les folklores et les mythologies du monde entier, tous ces géants sont des créatures généralement anthropomorphes et de très grande taille. D'où leur incidence sur les relations ténues qu'entretiennent l'imaginaire et la réalité chez les enfants plus ou moins âgés. (Papi Platon parlait déjà de la pensée magique en son temps lors de son fameux Banquet)

Aujourd'hui, la plupart de ces croyances ayant disparu, les géants de carnaval arborent des têtes de personnages connus : hommes, femmes politiques ou membres du show bis pour la plupart.

Mise en garde.

Attention cependant : certaines personnes prennent rapidement la grosse tête ou pensent être des dieux ou des géants mais, elles ne figureront jamais dans aucun carnaval, ni ici, ni ailleurs !

<http://www.ville-cayenne.fr/lexique-sur-le-carnaval-de-guyane/>

L'INDIEN*...

« La terre est la mère de tous les peuples et tous les peuples doivent avoir des droits égaux » Chef JOSEPH

* « L'Indien » : ce déguisement se retrouve assez souvent dans les concours de costumes carnavalesques. Il est un fait que les peuples autochtones (Kaliña, Lokono ou Arawak, Wayana, Wayampi, Teko ou Émérillon, Palikur), qui représentent aujourd'hui une minorité des populations vivant sur le sol guyanais se sont, pour la plupart, intégrés à la vie locale.

Aujourd'hui, pour rendre hommage à ces Peuples Premiers de Guyane, permettez-moi de leur offrir une légende qui vaut pour tous les habitants de cet immense et majestueux continent que les envahisseurs appelleront bien abusivement leur «Nouveau Monde».

FILS DU SOLEIL...

« L'histoire est composée de ce que les hommes font contre leur propre génie ». Émile-Auguste CHARTIER dit ALAIN

Il y a de très très nombreuses lunes, avant même que notre pays de Guyane n'existe, Pacha-Mama, la Terre Mère, était une île immense que l'on appelait alors Pangée, au milieu d'un océan sans fin.

Un jour, comme de mauvais enfants, les différents continents qui la composaient se disputèrent. Ils se séparèrent en s'éloignant les uns des autres.

A l'est, en Orient, fille Asie partit rejoindre son père Soleil à son levant.

A l'ouest, en Occident, se tenant par la main, Amérique du nord et Amérique du sud s'approchèrent de père Soleil à son couchant.

Au centre, Europe et Afrique restèrent à son mi-temps.

Tous les hommes qui habitaient alors Pacha-Mama notre Terre Mère, furent ainsi éparpillés dans ce monde nouveau.

Seules au milieu des eaux immenses, les filles Amériques, sœurs jumelles qui étaient parties trop vite se retrouvèrent sans habitant.

Or, un jour, grand Froid du nord voulant rejoindre son frère grand Froid du sud, recouvrit en grande partie Pacha-Mama, notre Terre Mère, d'une glace solide et continue.

Ainsi, un immense pont de neige réunit un temps Asie à ses sœurs jumelles Amériques qui se trouvaient depuis longtemps séparées du reste du monde.

Suivant le gibier pour fuir les famines, quelques hommes et quelques femmes d'Asie traversèrent ce pont inattendu et se retrouvèrent ainsi sur la terre des sœurs Amériques.

Et puis, le temps passa, beaucoup de lunes se suivirent et de nombreux soleils traversèrent le ciel d'Est en Ouest.

Descendant d'un Nord très froid vers un Sud plus clément, les chasseurs cueilleurs aux yeux en amande s'installèrent petit à petit sur ce nouveau continent

constitué des deux sœurs jumelles Amérique du nord et Amérique du sud.

De temps en temps, un fleuve trop large, une montagne trop haute barraient la route.

Qu'importe, ils construisaient alors des canoës effilés, des ponts de lianes solides et se couvraient de peaux de bêtes pour combattre le froid des latitudes et des altitudes.

Pour être plus près de leur père Soleil, pour se rapprocher des autres Dieux, quelques-uns élevèrent des monuments aussi hauts et aussi pointus que des sommets enneigés. D'autres bâtirent des villes presque aussi peuplées que des fourmilières.

Enfin, il fut un jour où, du Nord au Sud, plaines, lacs, montagnes et forêts des deux Amériques furent entièrement peuplés par les petits-fils et les petites-filles des chasseurs cueilleurs aux yeux en amande qui étaient devenus des braves entre-temps.

Mais, voilà que, venant des pays du milieu de la Terre, le matin du 12 octobre de l'an de grâce 1492 de l'ère chrétienne, trois immenses canoës à voiles ornées chacune de croix de couleur rouge sang, emplis d'hommes au visage rose et barbu, assoiffés de métal jaune et de conquêtes, fixés à d'étranges montures, apportèrent avec eux tout le malheur du monde.

A partir de cet instant, malgré de multiples sacrifices pour l'honorer et être entendu par lui, le Dieu Soleil du pays des guerriers aux yeux en amande ne brilla plus jamais avec le même éclat.

Cachés au fin fond de notre grande forêt d'Amazonie, pour que tous les hommes de Pacha-Mama se souviennent de leur tragédie, certains rescapés semblent avoir été épargnés jusqu'à présent pour en être le vivant témoignage.

Combien de temps encore vont-ils subsister parmi nous ?

Pour le véritable cours d'histoire voyez avec des historiens plus avertis que moi en suivant les liens très attachants :

https://hist-geographie.dis.ac-guyane.fr/IMG/pdf/les_a_merindiens_en_guyane_a_l_epoque_precolombienne.pdf

<https://www.axl.cefam.ulaval.ca/amsudant/guyanefr3.htm#:~:text=Avant%20l'arriv%C3%A9e%20des%20pr>

[emiers,e%20si%C3%A8cle%20que%201500%20surv
ivants.](#)

Afin que nul ne les oublie jamais, une place dans les défilés carnavalesques n'était-elle pas fondamentale aussi ?

Sa ki landan anmak pa konnèt longuio chimin. Celui qui est maintenant dans le hamac ne connaît pas toujours la longueur du chemin.

LA DIABLESSE...

Le Mercredi des Cendres, les diableses, vêtues de noir et de blanc, accompagneront Vaval jusqu'à son incinération. « Les Pleureuses » du Mercredi des Cendres nous viendraient de l'Antiquité méditerranéenne en passant par le Portugal, l'Espagne l'Afrique du nord et de petites localités du sud de la France. Dans certaines ethnies d'Afrique Noire, les « Pleureuses » sont aussi présentes auprès du défunt. Quelle qu'en soit l'origine, le tintamarre qu'elles font est immanquable. Qu'il soit provoqué par une casserole, une boîte de conserve ou un pot de chambre attaché(e) à l'une de leurs chevilles, il signale aux personnes qui ne font pas partie du défilé que les derniers instants de Vaval sont annoncés.

Pour illustrer cet attachant personnage, je vais vous conter comment la première diablesse est apparue en Guyane.

DES TRACES ÉLOQUENTES...

« Le malin est toujours supérieur au fort »
PHOCYLDE DE MILET

Joséphine, que tout le monde appelait dans la pays Fifine, était une jeune fille sage et docile. Tous les matins, au pipiri chantant, elle se rendait seule à l'abattis pour y travailler.

Depuis quelque temps, tous les garçons du village avaient remarqué que Fifine devenait une femme. En effet, son corsage commençait à afficher de gracieuses rondeurs pleines de promesses.

Coiffée de son foulard, auréolée de son katoury (chapeau), le sabre d'une main et dans l'autre son panier d'arouman, dans sa gol d'abati (robe de travail) bleue, serrée sur sa taille fine, qui laissait découvrir deux jambes élancées, elle était shwit (douce) et belle comme une fleur d'hibiscus.

Lui faisant entièrement confiance, son père et sa mère la laissaient maintenant aller seule à son ouvrage.

Comme elle partait souvent pour une journée entière, maman lui préparait un repas froid qu'elle rangeait avec minutie dans son panier en arouman.

Les choses allaient du mieux dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où les parents de Fifine s'aperçurent que leur fille maigrissait.

Consultée, Man Nini, la meilleure guérisseuse du pays, ne décela ni une maladie grave, ni ne fit la suspicion d'un mal caché. Mais, prenant à part les parents, elle leur suggéra de surveiller discrètement leur fille.

Le matin suivant, la belle Joséphine partit tôt comme à son habitude pour aller désherber un coin de brûlis et arracher des ignames violettes.

Bien dissimulé derrière un bouquet de jeunes bananiers, le père s'installa pour épier les allers et venues de sa chère progéniture.

Vers midi, un homme chapeauté revêtu d'un élégant costume sombre sortit de la forêt. Lentement, il s'approcha de Fifine qui déterrait les rhizomes colorés.

Dès qu'elle le vit, la jeune fille ne sembla pas terrorisée. Observant les alentours, l'étrange personnage s'installa tranquillement à l'ombre du feuillage d'un wacapou. Il plongeait son regard dans celui de Joséphine puis, il la prit dans ses bras. Fredonnant un air de Grajé Vals, il se mit à danser avec elle langoureusement. Enfin, il l'embrassa tendrement et longuement sur les lèvres.

Abasourdi, bien caché derrière la végétation, bouche ouverte, le père pétrifié et coi suivait de loin l'invraisemblable manège.

Lâchant enfin sa belle cavalière, le stupéfiant visiteur s'assit contre le tronc rugueux. Puis, tendant la main, il se fit remettre le panier à provisions que Fifine présenta sans rechigner.

Sortant le repas froid, il l'engloutit voracement sans en laisser une seule miette, sous le regard presque attendrit de sa comparse immobile, quasiment médusée, qui lui faisait face.

Son forfait accompli, l'indélicat individu prit congé et disparut subrepticement dans la forêt comme il était venu.

Après son départ, la jeune fille resta encore un long moment immobile, comme abasourdie.

Revenu de son émotion, le père s'avança. En regardant avec intérêt les traces laissées par l'énigmatique danseur dans la terre rougeâtre : il comprit aussitôt à qui il avait à faire.

Le matin suivant, comme à son habitude, au pipiri chantant, Fifine accrocha à son bras son panier en arouman garni du repas de midi, embrassa délicatement son père et sa mère et prit le chemin de l'abattis.

Pour la seconde fois son père la suivit de loin et se cacha pour la surveiller. Vers midi, le curieux

personnage fit de nouveau son apparition et les singuliers agissements recommencèrent.

Mais lorsque Joséphine tendit son bien, le mystérieux quidam fronça ses épais sourcils. Après l'avoir reniflé à plusieurs reprises, au lieu de plonger ses mains dans le panier, il eut un geste de recul. Lorsqu'il eut regardé à l'intérieur, il jeta au loin le cabas créole et son contenant avec fureur.

Levant son poing et ses yeux vers le ciel, visiblement furieux, il vociféra quelque chose d'incompréhensible. Puis, mettant sa main sur son chapeau pour ne pas le perdre, prenant ses jambes à son cou, il disparut comme l'éclair.

Le mystérieux sachet que Man Nini avait judicieusement préparé sentait fort l'ail et le millepertuis*.

Et, ce puissant grigri adjoint au beau chapelet en bois d'olivier de Bethléem que sa maman avait adroitement glissé sous les portions du repas, avaient eu raison du méchant affameur aux pieds de bouc.

Mais le diable n'avait pas laissé que des traces de pas.

Quelque neuf mois plus tard, Fifine accouchait d'une jolie petite fille. Lorsque la tête apparut, la sagefemme aperçut deux petites bosses au-dessus du front. Lorsque sortirent les pieds, l'accoucheuse découvrit qu'ils se terminaient par deux sabots cornés. A peine

mise au monde, voilà que la fillette se mit à bégayer
comme un jeune cabri.

La première diablesse était née en pleurant à sa façon
sur notre terre de Guyane !

Nous connaissons la suite !

Li gain roun tan pou Diab, roun tan pou Bon Dié.

Il y a un temps pour le diable et un temps pour le Bon
Dieu.

*Millepertuis : plante appelée aussi chasse diable.

Inspiré par un conte créole : suivre le lien

<https://drive.google.com/file/d/1AAukTZj6yGwvmE7KjsKaEti949pypCAU/view>



LE PROCÈS DU ROI VAVAL...

« La justice sans la force est impuissante, la force sans la justice est tyrannique. » Blaise PASCAL

En Guyane, il y a temps longtemps, régnait Vaval, un roi séduisant mais tyrannique qui faisait souffrir tous ses sujets. Un jour, excédés, ces derniers se révoltèrent et, avec la complicité de sa garde, ils l'arrêtèrent et le jetèrent en prison. Puis, démocratiquement ils décidèrent de lui faire un procès.

On choisit la Coupeuse de Cannes comme présidente du tribunal car elle était connue et reconnue pour sa grande sagesse, sa clairvoyance, son dévouement pour ses frères et sœurs et son endurance au travail.

La Karolin, femme soupçonneuse, n'ayant confiance en personne, serait l'accusatrice publique.

Comme aucun avocat ne se présentait pour défendre Vaval, le peuple guyanais désigna Lanmò (la Mort) qui semblait être celle qui avait le plus profité de ses méchancetés, puisque ce mécréant couronné lui avait envoyé un grand nombre de ses sujets.

Le jour du procès arriva et l'on fit venir les nombreux plaignants à la barre.

Toute vêtue de blanc de la tête aux pieds, Lanmò accompagna son client jusque dans le box des accusés.

La lecture des chefs d'accusation dura de longues heures. Avant d'installer le roi Vaval sur la sellette, un petit siège en bois sur lequel on faisait asseoir l'accusé au tribunal pour lui faire subir un dernier interrogatoire préalablement à l'application de la peine, l'on fit enfin venir à la barre, un à un, les accusateurs présents dans le prétoire.

Le premier fut Mouché Nègmaron. Vêtu de son kalimbé rouge (pagne), luisant d'huile et de suie, il ôta la graine d'Awara qu'il avait entre les dents, leva sa main droite amputée de la moitié de ses doigts et jura de dire toute la vérité et rien que la vérité :

- Ce roi a autorisé mon maître à me faire travailler sous le soleil brûlant de Guyane durant des heures, sans boire et sans manger. Il l'a laissé me fouetter, me mutiler quand je n'étais pas assez docile. Il lui a conseillé d'envoyer ses mercenaires et ses chiens à mes trousses lorsqu'une nuit sans lune, j'ai quitté sa plantation pour m'enfuir et partir me cacher au plus profond de la forêt. Cet homme-là ne mérite qu'une seule chose : la mort.

La présidente dûit intervenir pour faire cesser les applaudissements dans une salle d'audience surchauffée.

- Je voudrais le silence ou je fais évacuer la salle, répéta-t-elle à plusieurs reprises en frappant avec son maillet en bois-pays !

Le calme revenu l'on fit venir le plaignant suivant à la barre.

Avec ses grandes cornes Mouché Bèf vòlò bèf s'avança énerver, en mugissant. Sans jurer ni attendre l'autorisation de la présidente du tribunal il meugla :

- Et moi, il a fait engraisser puis tuer presque tous mes frères pour faire ripaille lors de ses fêtes somptueuses. Comme il l'a donnée trop souvent lui-même, il faut le condamner à sa propre mort.

La salle applaudit à nouveau mais s'arrêta aussitôt après le premier coup de marteau de la juge.

Mouché Zonbibaréyo expliqua pourquoi il errait depuis longtemps en état de décomposition avancée après avoir perdu toute forme de conscience et d'humanité à cause du roi Vaval qui l'avait obligé à se pendre lors de l'un de ses rituels sataniques. Depuis cet acte odieux, son âme était en peine et n'arrivait pas à trouver le chemin du ciel pour s'apaiser.

Mouché Jé farin, tout de blanc vêtu, fut moins accusateur envers son roi :

- Il m'a bien volé de temps en temps quelques sacs de farine, mais, je n'ai pas autre chose à lui reprocher précisa-t-il.

Des huées se firent entendre dans la salle, immédiatement stoppées par quelques coups de maillet frappés avec autorité par madame la Coupeuse de Cannes.

Mouché Bobi fut plus sévère :

- Il m'a fait piéger puis venir par bateau de mes belles montagnes des Pyrénées où j'étais heureux, il m'a affamé, attaché, battu pour que je danse pour lui et enfin il m'a transformé en monstre en ajoutant une trompe ridicule à mon museau et d'énormes oreilles d'éléphant pour remplacer les miennes. Pour tout ce mal qu'il m'a fait, il mérite au moins la prison à vie.

Sans attendre son tour madame Sousouri la chauve-souris rajouta :

- Quant à moi, il m'a fait pourchasser par ses gardes dans toutes les salles de son palais en disant que j'étais dangereuse et il a ordonné l'élimination de toutes mes sœurs du voisinage. Qu'il soit condamné au bûcher ce malfaisant !

Mouché Diab rouj, Mouché Annglé bannan, Mouché Vidangeur, les Balayeuses, tous les Touloulou et tous les Tololo présents dans la salle lui reprochèrent,

chacun à son tour, quelque chose d'insoutenable. Pour les uns, il était trop cruel, trop affameur, trop égoïste, pour les autres pas assez proche de son peuple. Pour tous, il fallait le châtier inexorablement et la seule façon de le punir définitivement semblait être de le condamner à mort.

Installé sur la sellette, le roi Vaval ne trouva pas les mots qu'il fallait pour éviter le châtiment suprême.

Malgré son interminable plaidoirie agrémentée de grandes envolées et rehaussée de généreux effets de manches, son avocate Lanmò ne fit pas mieux.

Ainsi, le roi Vaval fut condamné à être brûlé sur un bûcher en place publique.

La sentence de mort fut exécutée le Mercredi des Cendres suivant, devant un public chauffé à blanc et quelques Diablesses en deuil qui, pour se faire remarquer, faisaient semblant de sangloter en trainant lamentablement derrière elles leur pot de chambre et quelques boîtes de conserve vides au bout d'une ficelle.

Et la fête continua dans la nuit guyanaise pour s'achever par un Vidé*, longtemps après le chant du pipiri...

Vaval est parti en fumée. Mais tout le monde sait que l'an prochain le roi du carnaval guyanais renaîtra de ses cendres.

Et c'est ainsi que cela se passe au pays des fleuves et des forêts.

Gwiyàn mo péyi : Isi-a gchwit toubonman !

Un diaporama pour conclure en images...

<https://drive.google.com/file/d/1hnAaznCAGpBWBei5I-YqNZWkIJeXPY7I/view>

*Le vidé : Vidé vient de l'expression : vider la salle de bal. Concept qui consiste à la foule de venir dès l'aube, après les soirs de bal, suivre des orchestres ...



POÉNETTES DE CARNAVAL...

(Poésies-devinettes)

*« Dans un monde qui n'est qu'une foire et un bal masqué, il est dur de ne pas même conserver les franchises des foires et les libertés du carnaval. »
Johann Paul FRIEDRICH RICHTER, dit Jean-Paul*

Sous tes atours de belle dame,
Sous ton masque sans solution,
Tu dissimules ton programme,
Et tu nous mènes à ta façon.
Et dans les bals, quand on t'acclame,
Tu ne dis mot, comme un poisson.
Tu es.....

Tu dances dans la rue, tu tournes et virevoltes,
Les oreilles en arrière et la trompe en avant,
Même au bout d'une chaîne, tu fais le désinvolte,
Et ton maître a du mal à stopper tes élans,
Parfois tu es soumis, parfois tu te révoltes,
Et tu fonces dans le tas pour faire peur aux enfants.

Tu es.....

Tu te prends pour le roi, mais tu n'es qu'un sujet,
Sujet à rire, sujet à boire et sujet à danser,
Pendant le Carnaval tu inspires des projets,
Pour que les défilés soient des mieux agencés,
Le Mercredi des Cendres, tu n'es plus qu'un objet,
Au centre d'une place, tu t'en vas en fumée.

Tu es

Blanc comme la farine que tu jettes à nos yeux,
Sous ton chapeau pointu, tu arpentés nos rues,
Des étoiles sont tombées sur toi depuis les cieus,
Tu es la joie de vivre, la gaité absolue,
Mais parfois tu te fâches et tu cours par jeu,
Pour blanchir les enfants et tous les inconnus.

Tu es

Coiffée de ton foulard, haussé du katoury,
Le sabre d'une main et dans l'autre la canne,
Tu te serres à la taille dans ta gol d'abati,
Tu défiles pieds nus et mollement tu flânes,
Tu demeures impassible face aux intempéries,
Et dans les défilés tu n'es jamais profane.
Tu es.....

Des ruelles étroites aux places du marché,
Avec habileté, tu manies ton balai,
Tu nettoies les trottoirs pour les endimanchés
Et tous tes tournolements ressemblent à des ballets,
Dans tous les défilés tu es très recherchée,
Tu amènes la joie de nos cases aux palais.
Tu es.....

Les deux cornes en avant, tu fonces dans la foule,
Et malgré ton attache, tu y vas de bon cœur,
Tout seul ou bien en groupe, voilà que tu déboules,
Tu fais fuir les enfants en leur faisant très peur,
Ton maître ne veut pas que tu perdes la boule,
Il saura sûrement bien calmer tes ardeurs.
Tu es.....

Ta peau brille de l'huile qui tu as mélangée avec de la
suie,
Tu cours tout simplement vêtu d'un calimbé orange,
Tu restes le symbole de l'esclave qui fuit,
Tu mords dans l'awara pour nous donner le change,
Ta force et ton courage nous aura ébloui,
Ta vaillance à jamais mérite des louanges.
Tu es.....

Tu es devenue riche, tu gagnes ton pari,
Désormais tu peux faire devant nous ta bégueule,
Tu es toujours certaine de trouver ton mari,
Tu es bien trop jalouse pour le laisser tout seul,
Tu le mets sur ton dos même si les gens rient,
Il te suivra ainsi jusque dans ton linceul.
Tu es.....

Habillé comme un prince, le chapeau haut de forme,
Tu mets la redingote même pour faire tes courses,
Tu exprimes un anglais qui n'est pas très conforme,
Et tu jettes aux passants ton habit et ta bourse,
Mais jamais ils n'attrapent au vol cet uniforme,
Car tu es trop rapide et rempli de ressources.
Tu es.....

La Guyane t'avait accueilli en son Bagne,
Tu y avais trouvé, la nuit, un bel emploi,
Ça n'avait rien à voir d'une vie de Cocagne,
Tu vidais les tinettes de nos amis bourgeois,
Tu défiles aujourd'hui et tu nous accompagnes,
Et tu n'as désormais plus peur d'aucune loi.
Tu es.....

Même en battant des bras le plus vite possible,
Tu ne voleras pas, car tu n'es qu'un costume,
Avec tes deux couleurs tu deviens une cible,
Qui va aux défilés arpenter le bitume,
Personne n'a peur de toi car tu n'es plus crédible,
Mais tu resteras là pour pointer la coutume.
Tu es.....

Tu te vêts de blanc et de noir,
Tu pleures Vaval à chaudes larmes,
Tu traines ton pot en faire-valoir,
Mais tu gardes toujours ton charme,
Jusqu'aux places du crématoire,
Où tu continues ton vacarme.
Tu es.....

Tu es mort il y a bien longtemps,
Mais tu es sorti de la tombe,
Tu es là parmi les vivants,
Et tu fais partie de leurs rondes,
Le carnaval est un moment,
Où tu reviens faire la bombe.
Tu es.....

Tu es le prince des enfers,
Tout rouge comme une écrevisse,
Fourche en avant, queue en arrière,
Tu nous étales tous tes vices,
Alors faisons une prière,
Pour que, vite, tu déguerpisses.
Tu es.....

De nos Peuples Premiers, tu restes le symbole,
Tu vivais dans ce monde qui n'était pas nouveau,
Avant que des colons ne s'approprient ce sol,
Tu lisais la forêt et ses moindres ruisseaux,
Et dans les défilés parfois tu te désolés,
Et tu rêves souvent aux jours du renouveau.
Tu es.....

Le jour de ta rencontre est toujours le dernier,
Tu ne viens qu'une fois : celle-ci est la bonne,
Que l'on soit riche prince ou bien simple ouvrier,
Tu nous traînes avec toi lorsque la cloche sonne,
Te voir au Carnaval empêche d'oublier,
Qu'ici-bas : tu n'épargnes jamais personne.
Tu es.....

Dans ta boîte toujours fermée,
Sous ton sourire inquisiteur,
Que peux-tu bien là nous cacher ?
Donne-nous des indicateurs ?
Certains sont prêt à te payer,
Pour en avoir la primeur.
Tu es.....

Tu es un jour joyeux de mariages,
 Et toute la journée et quel que soit leur âge,
 Le mari et sa femme changeront de costume,
 Et ils convoleront comme le veut la coutume,
 Tu ne dureras qu'une journée bien sûr,
 Journée au nom de lune et pleine d'impostures.
 Profitez de l'instant, bientôt sera trop tard,
 Vaval s'en ira dans des cris de fêtards.
 Tu es.....

Tu es le jour où le rouge domine,
 Où les diables envahissent les rues,
 Où tout le monde rit, où l'humeur est badine,
 Bientôt sera la fin, demain Vaval n'est plus,
 De la planète rouge, tu tires tes origines,
 Aujourd'hui tu résonnes de grands tohubohus.
 Tu es

Mercure, tout proche du soleil, aura permis de te nommer,

Tu es le jour du grand bucher, un jour tout feu, un jour tout flamme,

C'est la fin des festivités et le début d'une autre année,

Tu es le jour qui fut choisi pour que Vaval rende l'âme,

Nous voilà triste, nous voilà seuls, nous aurait-il abandonnés ?

Les diablesses vont l'accompagner en grands éclats, en grand ramdam.

Tu es



POUR LE DESSERT, SUIVEZ LES LIENS...

Et n'oubliez pas qu'en Guyane, au pays des fleuves et des forêts, Carnaval et galette font toujours bon ménage :

<https://drive.google.com/file/d/1vnEigqeWhhsEDx07jSnAcvrAu6-GBEKh/view>

https://drive.google.com/file/d/1rh1DUiqKr5DN8_iuqJMV6EnSz9sPywBV/view

<https://drive.google.com/file/d/1pUzwK1LL1jR5yfu4LTDfKGEifEaTDSVC/view>

<https://drive.google.com/file/d/1ngxAuawebvqD3tPmXdtYmIEKX0Jnu0AG/view>

https://drive.google.com/file/d/1CSO0Zjue60c4_6wncFzbu8MHmunD7xm2/view

<https://drive.google.com/file/d/1NoErCJ3S39Bm-f8BofEqden6EF12u9XC/view>

https://drive.google.com/file/d/1tfYV9zq-9RAZ1_rGI0fr4K-xBdE7k6zA/view

<https://drive.google.com/file/d/1A8DmsVC3sJtLkzK2R8BsrPLgukiLsz-l/view>

<https://drive.google.com/file/d/1V8ssJRJ9RHfjfajc9R4eg6gUSqjRSROv/view>

https://drive.google.com/file/d/1QjJ9DsNEKejEIZVsrnPY_4fGsaLQ_k6z/view

<https://drive.google.com/file/d/1uXF7gLIItZvn9YjQQT1QE2vjUk8sRIWW/view>

https://drive.google.com/file/d/1g1HQP4nN43C24R9L_Eth0BliFcUk08Jz/view

<https://drive.google.com/file/d/1hnAaznCAgpBWBei5I-YqNZWkIJeXPY7I/view>

<https://drive.google.com/file/d/1ngxAuawebvqD3tPmXdtYmIEKX0Jnu0AG/view>

MOTS EN CROIX

<https://drive.google.com/file/d/1wSRW7a-GBn4m-ZaHnoPKdAzFcTvlNYjX/view>

https://drive.google.com/file/d/1B7Mw1joCIaY_lzAaEe-7AWm9bocW_zgJ/view?usp=sharing

NB : Ces textes doivent être téléchargés pour qu'ils donnent toute leur saveur.

Bonne lecture à vous et, en ces temps difficiles, prenez soin de vous pour pouvoir, pendant de nombreuses années encore, profiter (ou souffrir) de vos émotions, de vos impulsions les plus folles et les plus tendres...

Sincèrement.

Alain LANDY



PS : tous ces documents sont libres d'accès et peuvent être utilisés à votre guise. (Si, au détour d'une ligne, d'une phrase, d'un mot vous rencontrez une erreur corrigez là SVP n'oubliez pas que je suis dysorthographe (la belle excuse !)

RÉCAPITULATIF

D'OU VIENT LA TRADITION DU CARNAVAL GUYANAIS ?.....	page 4
AVANT PROPOS.....;	page 7
LE CARNAVAL EST ARRIVÉ.....	page 10
AGRESSION AU CARNAVAL.....	page 17
TOTI FAIT SON CARNAVAL.....	page 14
AÏSSATOU LE PREMIER TOULOULO.....	page 21
LE BŒUF VOLANT.....	page 28
UN MAUVAIS CALCUL.....	page 32
LE CENTRE DU MONDE.....	page 36
UNE LABORIEUSE GALETTE.....	page 40
LE CARNAVAL DES SOURIS DE CAYENNE.....	page 44
LES MÉSAVENTURES DE DIABLE ROUGE.....	page 50
LA KAROLIN.....	page 54
MIMI LE GUINCHEUR.....	page 58
UNE ÉTRANGE INVITÉE.....	page 64
LES COUPEURS DE CANNES.....	page 69
SOUSOURI LA MAUDITE.....	page 75
ZOMBI BARÉYO.....	page 79
MOUCHÉ ANGLÉ BANNANN.....	page 84
JÈ FARIN.....	page 91
LES BALAYEUSES.....	page 98

NÈG' MARRONS*	page 101
GRO TET.....	page 107
L'INDIEN*	page 110
LA DIABLESSE.....	page 115
LE PROCÈS DU ROI VAVAL.....	page 121
POÈNETTES DE CARNAVAL.....	page 127
POUR LE DESSERT.....	page 138

FIN enfin...